19 AOUT 1950

N° 253 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

nois U Library

IL Y A SIX ANS...

Minute historique..... le général de Lattre de Tassigny et ses officiers aperçoivent les côtes de Provence, où l'armée française de la Libération va débarquer.

(Voir l'article pages 181 et 182.)

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

OJD CONTRÔLE DIFFUSION PRESSE

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

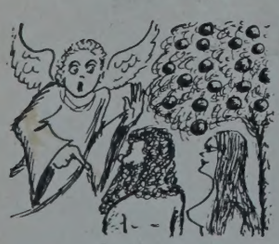
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.



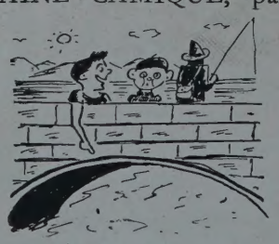
PRÉCURSEURS

L'Ange. — Que vois-je ?... Vous n'avez plus vos feuilles de vigne !...

Adam et Eve. — Non. Nous faisons du « nudisme » !

BONNE IDÉE !

— Au lieu d'apparaître inutilement dans les châteaux hantés, pourquoi ne nous charge-t-on pas, la nuit, de signaler les tournants dangereux ?



PÉNIBLE EN VACANCES

— T'es gourde, Pénible !... Tu savais pas qu'en crachant dans l'eau ça fait des circonférences ?

— Non. Faudra que j'essaie ce truc sur mon cahier de géométrie !

RÉPONSE AU MADRIGAL

— Que répondriez-vous, ma belle, si je vous disais que vous êtes une « campeuse » bien campée ?

— Décampez !

UN MALIN

— Mais... vous n'êtes pas noyé ?...

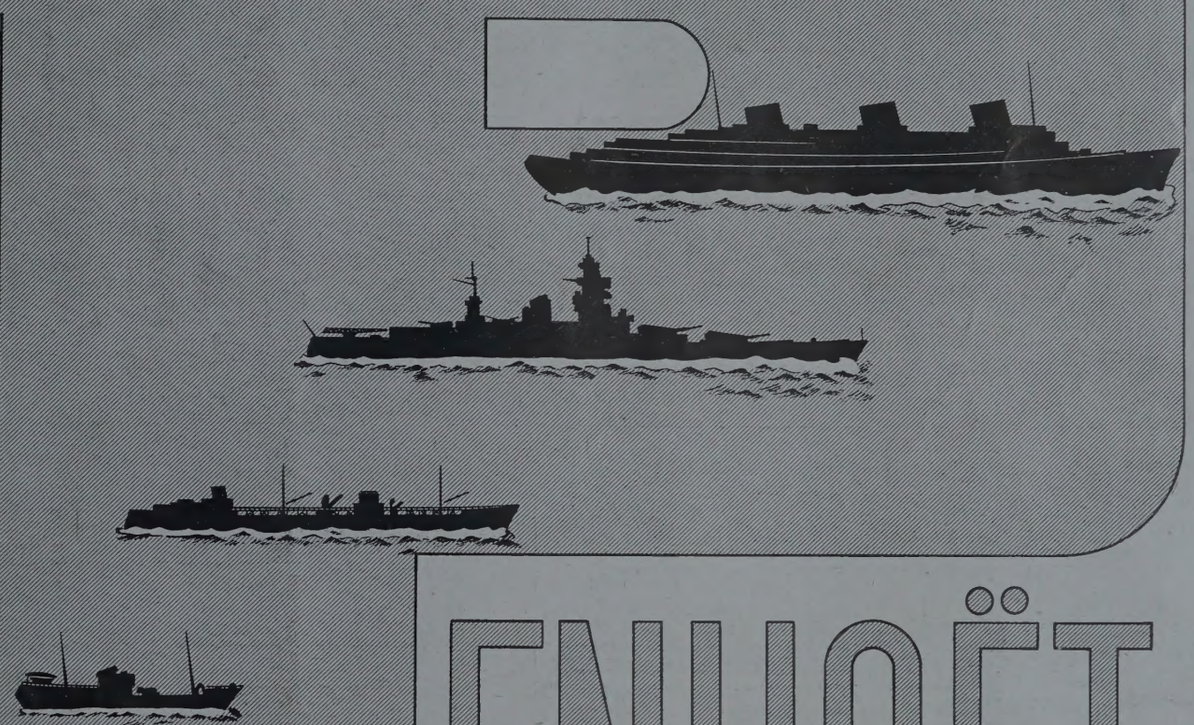
— Permettez, Noyé, c'est mon nom de famille. Alors, pour la saison balnéaire, ça fait commercial !...

SOCIÉTÉ DES CHANTIER & ATELIERS DE ST-NAZAIRE

PENHOET

7, RUE AUBER - PARIS

CHANTIER DE PENHOET à SAINT-NAZAIRE
CHANTIER DE NORMANDIE à GRAND-QUEVILLY, près ROUEN

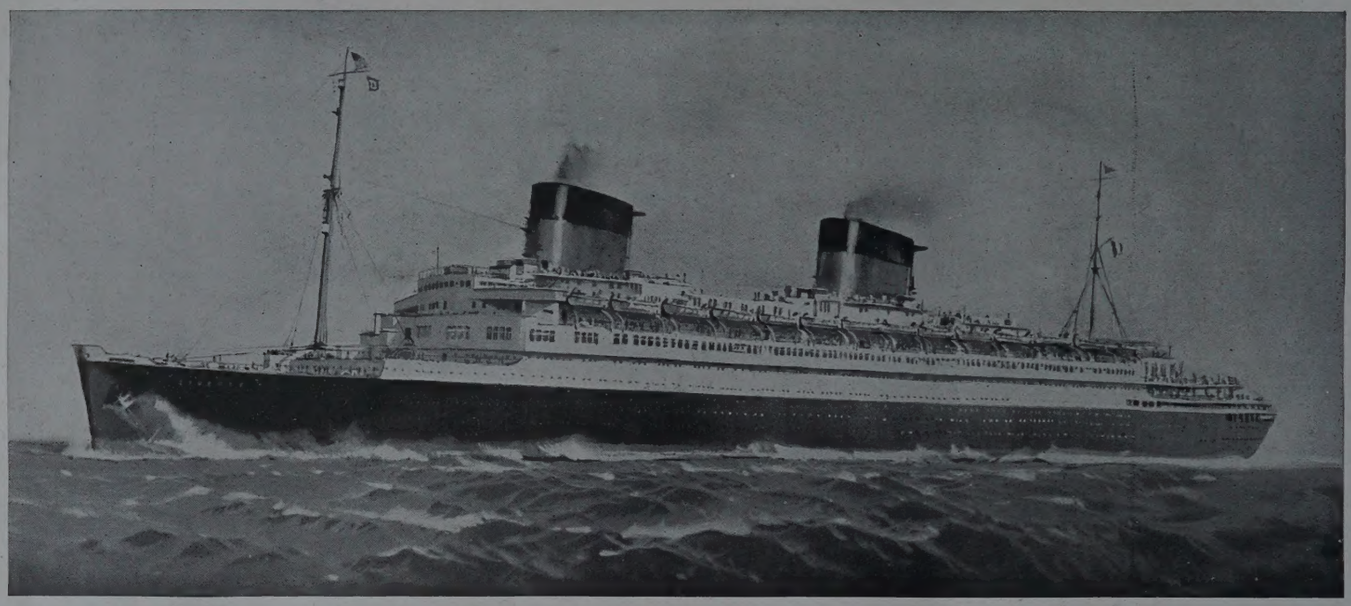


PENHOËT

CONSTRUCTEUR DE NAVIRES
DE GUERRE - DE COMMERCE
DE PÊCHE

TURBINES PARSONS
MOTEURS DIESEL M. A. N. ET B. & W.
CHAUDIÈRES

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE



LIGNE LE HAVRE - SOUTHAMPTON - NEW YORK

PROCHAINS DÉPARTS :

STENSON

29 AOUT : **ILE-DE-FRANCE**	23 SEPTEMBRE : **DE GRASSE**	24 OCTOBRE : **ILE-DE-FRANCE**
31 AOUT : **DE GRASSE**	27 SEPTEMBRE : **LIBERTÉ**	4 NOVEMBRE : **LIBERTÉ**
6 SEPTEMBRE : **LIBERTÉ**	6 OCTOBRE : **ILE-DE-FRANCE**	10 NOVEMBRE : **ILE-DE-FRANCE**
15 SEPTEMBRE : **ILE-DE-FRANCE**	18 OCTOBRE : **LIBERTÉ**	21 NOVEMBRE : **LIBERTÉ**

PARIS, 6, RUE AUBER ★ LONDRES, 20 COCKSPUR STREET ★ NEW YORK, 610 FIFTH AVENUE

ET DANS LES PRINCIPALES AGENCES DE VOYAGE

LISEZ CETTE SEMAINE

Le grand hebdomadaire que vous attendiez depuis cinq ans

*

Le Rouge et le Noir

Informe en amusant... toujours plaisant, jamais vulgaire

LORY

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PEINTURES ET VERNIS

MARSEILLE — LE HAVRE

Siège social : 31, Rue Joubert — PARIS

Pub. Nahmias

MARVIN
depuis 1850...

C'est en 1850 que deux jeunes Français, originaires d'Alsace, fondaient à Saint-Imier, Suisse, un petit Atelier d'Horlogerie.

Et, depuis... à la Chaux-de-Fonds, Métropole Horlogère Suisse, une des Manufactures les plus importantes, produit, fait rayonner et hautement apprécier, dans 70 pays, les Montres MARVIN.

Munies d'un organe régulateur auto-compensateur, les Montres MARVIN sont insensibles aux variations de température.

La fibre de verre

ISOVER

Saint-Gobain

Contre : LA CHALEUR
LE FROID
LE BRUIT

et

Le Textile de Verre

"Société du Verre Textile"

pour la décoration

ONT ÉTÉ UTILISÉS DANS LA TRANSFORMATION ET LA MODERNISATION DU PAQUEBOT "LIBERTÉ"

Services commerciaux : 6, RUE CAMBACÉRÈS - PARIS 8e - ANJ. 71-21

Je préfère Scandale

PARCE QU'ELLE NE ME GÊNE PAS

Une Scandale ne gêne pas car la variété considérable de ses modèles permet à toute femme de trouver exactement la Gaine qui convient à ses goûts et à ses occupations. Bien choisie, la Gaine Scandale va comme un gant.

Scandale

Pub M. NOIRCLERC — N° 50213

6me ANNÉE — NUMÉRO 253

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

19 AOUT 1950

L'INDE ET LA CHINE COMMUNISTE

La position qu'occupe l'Inde au cœur d'un monde asiatique en ébullition a amené ses dirigeants à pratiquer à l'égard de la Chine communiste une politique « réaliste ». Le gouvernement du pandit Nehru a été l'un des premiers à reconnaître *de jure* la République communiste de Chine et à demander son admission parmi les « Grands » de l'O. N. U. Tandis qu'à Lake Success M. Jacob Malik bataillait en vain, au nom de l'U. R. S. S., pour obtenir l'éviction du Conseil de sécurité du docteur Tsiang, représentant la République nationaliste chinoise, et son remplacement par un délégué de la Chine communiste, le président Mao Tse Toung recevait en grande pompe à Pékin le sardar K. N. Panikkar venu lui présenter les lettres l'accréditant comme ambassadeur de l'Inde auprès du gouvernement central de la « République populaire chinoise ».

ACTUALITÉS MONDIALES DI

FOLKESTONE. La canicule incite de nouveau les nageurs à tenter la traversée de la Manche. Ces quatorze concurrents vont s'attaquer au record qui a été établi la semaine dernière par l'Américaine Florence Chadwick.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

STRASBOURG. Dès le début de sa nouvelle session l'Assemblée consultative européenne, après avoir réélu à la présidence M. Paul-Henri Spaak et avant d'examiner le « plan Schuman », s'est préoccupée d'améliorer ses relations avec le Comité des ministres, dont le rapport avait suscité de vives critiques lors de sa publication.

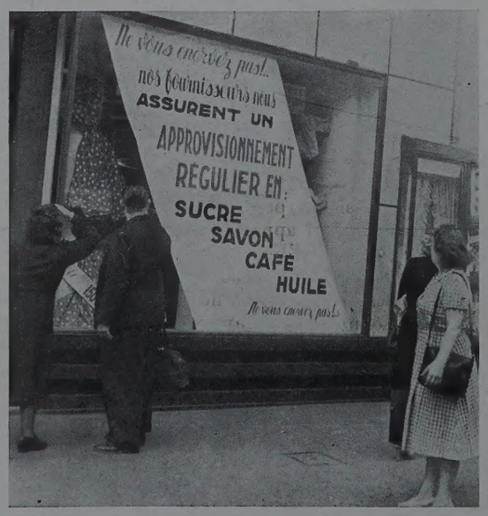
ROME. Les représentants de seize nations européenn nord et sud-américaines, réunis au Congrès inter tional de la science administrative, sont reçus audience par S. S. Pie XII en la basilique Saint-Pier

PARIS. A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Maupassant, M. P. Descaves, président de la Société des Gens de Lettres, évoque le souvenir du grand écrivain devant la statue du parc Monceau.

LONDRES. Le peuple britannique a célébré le jubilé de sa souveraine : c'est en effet le 4 août 1900 que naquit, à Saint Paul's Waldenburg, lady Elizabeth Bowes-Lyon, reine d'Angleterre depuis le 12 mai 1937.

PORTSMOUTH. En application du programme défense britannique, voici, sortant du magasin d'éc pement, quelques-uns des premiers réservistes rapp pour servir dans les nouvelles formations nava

COETQUIDAM. Devant les « Cyrards » de l'Ecole spéciale militaire interarmes, il a été procédé, au cours de la traditionnelle cérémonie du Triomphe, au baptême de la nouvelle promotion appelée « Carigliano ».



PARIS. Certains « paniquards » s'étant précipités, pour les stocker chez eux, sur divers produits alimentaires : huile, sucre et savon en particulier, ce grand magasin de la capitale réagit en exposant des stocks abondants.

COPENHAGUE. A la demande des jeunes qui composent, la plus grande formation d'orchestre monde — sept cents exécutants — a donné un con sous la direction du roi Frédéric de Danemark lui-mê

LA SEMAINE

DDIS-ABEBA. M. Henri Roux, nouvel ambassa-ur de France en Ethiopie, a présenté ses lettres de ance à S. M. Haïlé Sélassié, dont on célébrait voilà elques semaines le cinquante-huitième anniversaire.

ARIS. Les espérantistes ont tenu leur premier congrès rnational depuis la fin de la guerre. C'est la Sorbonne avait accueilli dans son grand amphithéâtre les gués et leur gigantesque drapeau à l'étoile verte.

KE SUCCESS. En dépit de la rentrée inopinée nt que spectaculaire de M. Malik, délégué soviétique, locteur Tsiang, représentant de la Chine nationaliste, pas abandonné sa place au Conseil de sécurité.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il me souvient que, pendant le séjour que je fis en Indochine à la fin de l'année 1947, j'eus plusieurs entretiens avec mes confrères, les représentants de la presse, et cela tant à Saïgon qu'au Tonkin et ailleurs. Il y avait là des Vietnamiens, des Français et, aussi, des Américains, des Chinois, des envoyés de certaines agences anglaises. Au cours d'une de ces conversations, un journaliste américain dont j'ai oublié le nom prit la parole et me posa cette question vraiment ingénue : « Pourquoi n'évacuez-vous pas, vous Français, l'Indochine, comme nous avons, nous autres Américains, évacué et libéré les Philippines ? »

Je répondis à mon interlocuteur que je n'étais pas sans renseignements sur ce qu'il appelait l'évacuation des Philippines, que les Américains avaient conservé, dans ces îles fortunées, une vingtaine de bases, avec la possibilité de faire circuler des troupes d'une base à l'autre. J'ajoutai que, pour nous, le problème n'était assurément pas simple, que nous cherchions une solution, à notre manière, dans la confusion du monde actuel, solution qui ne serait dictée ni par l'ancienne conception du colonialisme, ni par cet anti-colonialisme sommaire qui agite aujourd'hui tant d'esprits. Je terminai en ajoutant que le peuple vietnamien obtiendrait sans nul doute l'indépendance, qu'il en connaîtrait les avantages et les inconvénients, et qu'il lui faudrait, de toute nécessité, s'associer à un autre groupe de nations.

C'était en effet le temps où l'Amérique, pour des raisons qu'il serait trop long d'analyser ici mais qui ne sont pas inintelligibles, prenait, en toutes circonstances, une position anticolonialiste, comme la Russie, d'ailleurs, et pour des raisons en apparence différentes de celles de la Russie, mais qui, au regard du philosophe, pouvaient être comparées quand même avec celles de la Russie.

Depuis, les événements ont marché. L'Amérique a modifié sa politique. Elle a d'abord résolu de seconder notre effort dans la péninsule indochinoise, au lieu de le critiquer. Puis les développements de la révolution chinoise et enfin la guerre de Corée ont amené l'Amérique à se faire, en Extrême-Orient, le chevalier des Nations Unies.

J'ai parcouru, dans ma vie errante, un grand nombre de pays qui vivent sous la tutelle des peuples que l'on a dit colonisateurs. Je ne suis colonialiste en aucune manière. L'idée que ma patrie maintiendrait dans une sorte de servage des peuples qui se jugeraient seulement exploités et qui supporteraient à contre-cœur un tel joug, cette idée me fait horreur, d'une part. D'autre part, le colonialisme me paraît une doctrine tout à fait périmée, indéfendable dans le monde où nous vivons, dans ce monde que nous voyons bouleversé tant par les deux guerres mondiales que par l'évolution de la civilisation technique. Les intérêts de la France, dans les pays qu'elle administre, ou qu'elle considère comme des associés, ou qu'elle se propose d'introduire à la condition d'associés, ces intérêts, à mon estime, ne sont pas des intérêts temporels, au premier chef. La France cherche, à tâtons, je veux bien le reconnaître, un système d'équilibre valable pour tous les pays de l'Union. C'est une recherche laborieuse.

Toutefois, en ce qui concerne l'Indochine, le problème posé dépasse de beaucoup l'avenir de notre Union française. Ce problème concerne, depuis quelques années, les rapports généraux de l'Est asiatique avec le reste du monde. Les pays intéressés par ce problème l'ont-ils clairement vu à l'origine ? Je n'en suis pas sûr. Nos alliés et amis, Anglais et Anglo-Saxons, ont mis beaucoup trop de temps à définir une politique d'ensemble. Chaque nation a suivi ses vues particulières. En conséquence, la petite Hollande a subi de graves dommages, d'ailleurs immérités. La France a souffert en solitude et sans rencontrer, au début, compréhension ni appui. Le mal général a donc fait de terribles progrès.

S'agit-il, pour nous, Occidentaux et, singulièrement, pour nous Français, de conserver ce que l'on appelait, naguère encore, une possession ? Non ! Il s'agit très exactement de savoir si l'Est asiatique a encore besoin des hommes de l'Occident et si, en compensation de ce qu'il leur demandera, il a quelque chose à leur donner. Il s'agit de savoir si les échanges intellectuels doivent ou non continuer. Il s'agit d'élaborer une charte raisonnable à la faveur de laquelle la conversation, poursuivie pendant des siècles entre le monde asiatique et le monde occidental, pourra continuer et manifester sa fécondité.

Il s'agit de savoir si les grandes routes maritimes et aériennes de la planète ne vont pas se trouver interrompues. Car, au cas où n'interviendrait pas quelque transaction intelligente et promptement pacifique, il nous faut imaginer que, d'ici dix ans, des barrières infranchissables se trouveront dressées, dont l'une traverserait, par exemple, les pays du Levant et dont l'autre régnerait au milieu du Pacifique. Ce jour-là, ne craignons pas de le dire, l'existence du monde humain deviendrait très misérable et une barbarie nouvelle étendrait partout son empire.

LE PRINCE ROYAL BAUDOUIN, CHEF DE L'ETAT BELGE

La dramatique crise royale de Belgique a eu son épilogue. Les deux Chambres ayant, à la demande de S. M. Léopold III, attribué les pouvoirs royaux au prince héritier Baudouin, duc de Brabant, le nouveau chef de l'Etat s'est rendu le 11 août au palais de la Nation, où, du trône dressé dans la salle des séances de la Chambre et devant les élus des deux Assemblées, les corps constitués et les membres du corps diplomatique, il a prêté le serment constitutionnel, jurant d'observer les lois de la Constitution, de maintenir l'indépendance nationale et l'intégrité du territoire belge.

L'EUROPE EST-ELLE UN RÊVE OU UNE POSSIBILITÉ ? (*)

L'EUROPE DEVANT LA MENACE

par René Branellec

La crainte, m'a dit à Copenhague le professeur Brandt Tehebere, est à la base des politiques américaine, anglaise et soviétique. C'est cela qui est dangereux... L'Europe unifiée doit être tout autre chose que l'arme des Etats-Unis. »

« Je suis partisan de la paix, me déclare René Lyr, secrétaire du Front de l'Indépendance, seul mouvement de résistance belge reconnu par le gouvernement de Londres. Je lutterai contre la guerre de toutes mes forces. Je lutterai contre la « colonisation » de l'Europe, d'où qu'elle vienne... »

A Oslo, M. Tarje Wold, président de la commission des Affaires étrangères au Storting, ne se départit pas d'une réserve diplomatique :

« Nous devons prendre soin de ne pas aller trop loin. »

Stockholm, quoique neutre, ne se sent pas en sécurité. Il s'émeut à la fois du renforcement considérable de la position soviétique en Baltique et du raidissement de la politique américaine à l'égard de l'U. R. S. S. Les pilules Goering sont très à la mode chez les pessimistes.

Helsinki s'efforce à oublier ses soucis dans cette fin de saison qui rend les parties de « sauna » au bord des lacs particulièrement agréables. Les quelques voiliers soviétiques ancrés dans le port ont un aspect vétuste assez rassurant, mais dans l'enclave très secrète de Porkalla il y a trop de tanks, trop de sous-marins, trop de troupes...

A Vienne, le docteur Zimmermann, ministre des Finances, installé dans le magnifique hôtel du prince Eugène, se livre à des conjectures psychologiques.

« Malgré toutes les contradictions, me dit-il, et malgré des difficultés dans le monde entier qui semblent insurmontables, une nouvelle guerre n'est pas prévisible parce que aucun peuple ne la souhaite réellement. »

Son collègue, le docteur Kolb, ministre du Commerce, croit qu'à la maxime antique *Si vis pacem...* doit se substituer cette autre formule : « Si tu veux éviter la guerre, prépare la paix », qui se traduit par le développement de l'économie afin d'assurer la satisfaction des besoins et l'évolution sociale.

Cet optimisme, je ne le retrouve pas dans la rue. Vienne se sent dangereusement en pointe dans cette Europe occidentale bizarrement découpée et rétrécie.

Trieste attend que se réalise une intégration européenne sans laquelle la guette l'asphyxie. Déclin que masque mal l'occupation militaire et que retardent à peine les ballons d'oxygène du plan Marshall.

« *Soprafare,* murmurent les Romains à propos de l'Amérique... Elle en fait trop... ou pas assez. »

Dans l'avion qui me conduit de Rome à Athènes, mon compagnon de fauteuil est un ministre turc. Je lui parle des Détroits. Avec l'Allemagne, les pétroles de l'Iran, le Sud-Est asiatique et les Balkans, c'est une des questions éternelles qui divisent les grands de ce monde. « Les Soviets nous accusent d'être dans cette affaire les soldats de l'Amérique et de l'Angleterre... Mais si nous ne nous appuyons pas sur eux nous serons, dans six mois, un nouveau « satellite ». Je doute que nos éléments les plus progressistes eux-mêmes le souhaitent... D'un côté nous avons une alliance, qui ne va certes pas sans inconvénient, mais laisse sauve notre indépendance dans ses principes essentiels ; de l'autre, nous trouvons la perspective de la servitude... »

NEUTRALITÉ OU SOLIDARITÉ

C'est, au fond, le dilemme devant lequel est placée l'Europe occidentale. Entre une neutralité impossible à faire respecter et une solidarité américaine qui risque de l'entraîner parfois plus loin qu'elle ne voudrait aller, elle a le sentiment de choisir le moindre mal, à défaut de sa solution propre, celle de la conciliation. L'U. R. S. S., en mettant la main sur la Tchécoslovaquie puis en déclenchant le blocus de Berlin a en quelque sorte imposé le pacte Atlantique. Cependant la guerre froide n'a cessé de s'envenimer et l'Occident, supputant les forces de la Russie soviétique, regarde, inquiet, son râtelier d'armes. Il est pauvre. Le général Billotte préconise donc la solidarité totale des nations atlantiques au sein d'un bloc dont le budget de guerre devrait atteindre 35 à 40 milliards de dollars par an pendant trois ans, en une mobilisation économique et financière sans précédent.

A ces moyens grandioses et ruineux s'oppose celui du maire de Fontaine-de-Vaucluse arrêtant, sur la proposition de ses conseillers communistes :

Article premier. — Le port et l'usage de la bombe atomique sur le territoire de la commune sont interdits ;

Art. 2. — Le garde champêtre est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Il est dommage que l'on ne puisse suivre cet exemple à l'échelon européen.

Affirmer que les Russes ou les Américains ont la volonté déterminée d'en venir aux mains est une absurdité. Les uns et les autres craignent autant que nous l'*ultima ratio*, à laquelle les armes nouvelles pourraient bien donner le caractère de l'*ultima hora* de l'humanité entière. Si la crainte est le commencement de la sagesse, jamais la guerre n'a été moins probable. Mais le même raisonnement était valable dans l'entre-deux-guerres et, de fait, on crut longtemps au « bluff » hitlérien. La guerre éclata. Elle a fait 50 millions de morts.

Comment échapper à ce processus et à son terrible aboutissement ? Tel est le problème.

La solution traditionnelle réside dans l'équilibre des forces. Elle prévaut encore.

MESSIEURS LES FRANÇAIS...

La Conférence de La Haye a chargé la France d'assurer le gros de la défense terrestre à l'ouverture des hostilités, la contre-offensive aérienne et les opérations maritimes incombant à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. De quelles forces disposons-nous pour remplir notre mission ?

L'armée française active se compose d'environ 600.000 hommes : 310.000 pour l'armée de terre métropolitaine, 53.000 pour la marine, 65.000 pour l'armée de l'air et 170.000 répartis dans les territoires de l'Union française — dont 125.000 en Indochine. Aux termes du P. A. M., 1.500 tanks américains nous seront livrés dans un délai maximum d'un an, en sorte qu'à la fin de cette année les cinq divisions d'intervention prévues par les stratèges atlantiques bénéficieront d'un matériel complètement renouvelé, tandis que le matériel ancien, revisé, équipera quatre divisions de réserve. Avec les trois divisions britanniques bien armées et les deux divisions américaines actuellement en Allemagne et en Autriche, augmentées de sept ou huit divisions bénéluxiennes et italiennes, la défense occidentale met en ligne environ vingt-deux divisions, dont le nombre est susceptible de s'accroître d'une dizaine d'unités lorsque les mesures de l'état-major atlantique auront produit tous leurs effets. Au total, 2 millions d'hommes sans matériel satisfaisant.

L'arme aérienne joue dans la guerre moderne un rôle capital. Vue sous l'angle purement européen, elle constitue l'une de nos faiblesses. L'Angleterre, qui possède environ 1.500 chasseurs à réaction « Vampire » et « Gloster Meteor », peut apporter une contribution efficace à la défense du continent. Le « Venom », dont la construction en série est commencée, augmentera sensiblement l'efficacité de la chasse britannique. Ses performances (1.000 km.-h., montée à 13.700 mètres en 8 m. 8 s.) sont nettement supérieures à celles du « Vampire » et du « Gloster ».

Les autres signataires du pacte Atlantique — les Etats-Unis exceptés — n'ont pas, ensemble, plus de 500 chasseurs à réaction, presque tous des « Vampire » ou des « Gloster ». Toutefois, la France a entrepris la fabrication en série des « Ouragan » (960 km.-h., vitesse ascensionnelle 40 mètres-seconde aux basses altitudes), et son plan quinquennal élèvera jusqu'à 2.150 le nombre des appareils français de combat ; 1.500 avions étant d'autre part réservés à l'école, aux transports et aux servitudes diverses.

Mais il est vain d'attendre des résultats satisfaisants des efforts dispersés des diverses industries aéronautiques nationales. Les investissements requis pour l'étude, la mise au point des prototypes et ensuite le lancement des fabrications sont tels que les prix unitaires, pour des séries purement nationales, sont formidablement élevés. Or les crédits de défense nationale ne sont pas indéfiniment extensibles. Il finira par apparaître absurde de construire des

(*) Voir *France-Illustration* des 29 juillet, 5 et 12 août 1950.

chasseurs coûtant 80 millions de francs quand l'Amérique peut livrer des appareils de même nature et de meilleure qualité pour 20 millions de francs. Ce qui revient à dire qu'avec les mêmes crédits nous pourrions avoir tout de suite quatre fois plus de moyens de défense... C'est accepter du même coup la fermeture des usines aéronautiques européennes. Il faut à coup sûr envisager cette idée, à moins que l'on ne se décide à en appliquer une autre, qui aurait l'avantage de conserver à l'Europe une industrie essentielle : celle d'un pool européen de l'aviation. Celui-ci, par une coordination des moyens financiers et techniques, par une spécialisation et une normalisation des productions, serait à même d'apporter la solution d'un problème qui, dans le cadre des industries nationales séparées, est rigoureusement insoluble.

LES FORCES SOVIÉTIQUES

Quel effort fait-on dans le même domaine derrière le rideau de fer ? Les renseignements que l'on en a sont nombreux et... peu concordants. « Pourquoi voulez-vous, me disait Hella Wuolijoki, que les Russes abandonnent une tactique de secret absolu qui a si bien trompé les Allemands ? »

En fait, l'erreur commise par Hitler n'est aucunement imputable à ses observateurs. En 1941 le général Köstrin, attaché militaire à Moscou, avait fait un rapport exact et détaillé sur la valeur réelle de l'armée rouge. Aujourd'hui l'on évalue à 175 divisions les effectifs soviétiques actifs. Trente d'entre elles seraient cuirassées. Les divisions d'infanterie, représentant la moitié du total, sont en partie motorisées. Aux 4 millions d'hommes de l'armée rouge, annuellement renouvelés par l'incorporation d'un million de conscrits, s'ajoutent environ 2 millions de satellites, dont l'organisation, l'instruction et l'équipement sont au reste médiocres. L'artillerie et les chars russes sont excellents, la bravoure et le loyalisme des troupes, indiscutés ; en revanche, le matériel de transmissions, très important pour la concentration des forces, leur regroupement et les manœuvres en général, serait déficient. Les divisions soviétiques étant numériquement moins étoffées, on estime que deux divisions occidentales équilibrent trois divisions russes.

L'armée de l'air, qui bénéficierait de 58 % des crédits totaux du budget de la guerre, comprendrait 600.000 hommes et 50.000 avions : 25.000 de première ligne, dont 10.000 appareils à réaction (yak, la, ming, de très bonne classe) et 2.000 bombardiers à long rayon d'action ; 18.000 avions de deuxième ligne et 7.000 appareils d'instruction. Les usines aéronautiques auraient une capacité de production annuelle de 25.000 avions. Compte tenu des réserves, des fronts secondaires et de la défense aérienne de leur territoire, les Soviets, au dire d'un expert (*Le Monde*, 17-5-50), pourraient affecter 7.000 à 8.000 avions de première ligne dès l'ouverture d'hostilités contre l'Europe. Les opérations aéroportées, destinées à encadrer ou à renforcer des révoltes communistes locales (les régions « favorables » étant le Sud de la France, l'Afrique du Nord, l'Italie et le Moyen-Orient) ou encore à occuper des régions stratégiques comme l'Alaska, d'où serait grandement facilitée l'attaque du continent américain, ont plus que jamais la faveur des militaires soviétiques. Cependant, de même que dans le cas de l'armée de terre, la faiblesse du matériel électronique et la pénurie de cadres subalternes ainsi que l'absence d'un réseau radar serré constitueraient d'assez lourds handicaps pour l'armée de l'air soviétique... qui n'en reste pas moins une machine extrêmement redoutable.

Les services statistiques américains ont calculé que l'U. R. S. S. consacre chaque année à ses besoins militaires l'équivalent de 15 milliards de dollars, le budget de guerre officiel augmentant dans de très fortes proportions par le jeu des crédits figurant aux rubriques industrie automobile, constructions mécaniques, aéronautique, etc.

Les quelque cinquante divisions placées sous le commandement de Koniev et stationnées en Russie Blanche, en Pologne et en Allemagne orientale auraient comme objectif, en cas de guerre, Gibraltar, via Berlin et Paris. Les trente divisions de Tolboukhine, actuellement en Roumanie, Hongrie, Bulgarie et Autriche, progresseraient, les unes, vers les Détroits, objectif principal, les autres, vers l'Adriatique, via Belgrade. Les trente divisions de Joukov, disséminées dans le Caucase, se concentreraient en direction du golfe Persique.

Le rapport des forces, qui est actuellement de 1 contre 3 pour l'armée de terre et de 1 à 4 pour l'armée de l'air en faveur des Soviets, devrait être ramené à 1 contre 2 en 1955 si les décisions de l'état-major atlantique sont rigoureusement appliquées. Il ne s'agit là, bien entendu, que d'une simple approximation quantitative. Qualitativement, l'artillerie, les tanks, les avions de chasse et les bombardiers légers soviétiques sont au moins aussi efficaces que les armes correspondantes des puissances atlantiques. En revanche, celles-ci bénéficient de la supériorité qualitative dans les secteurs transmissions, défense antiaérienne et bombardement stratégique.

Ainsi s'explique la virulence de la campagne pour l'interdiction de la bombe atomique déclenchée par le parti communiste. Il s'agit de profiter au maximum de l'avantage considérable que possèdent les Soviets dans le domaine des armes classiques. De la même façon, on comprend les réticences américaines, l'atout principal des Etats-Unis pour le moment étant constitué par sa double maîtrise bombe atomique-bombardiers stratégiques. Mais ce n'est qu'une contingence transitoire. Bien que l'on ait toutes les raisons de penser que les Russes soient beaucoup moins avancés que les Américains du point de vue réalisation de l'arme atomique, le fait est qu'ils la possèdent et sont susceptibles d'en développer rapidement la fabrication ainsi que d'en porter l'efficacité au plus haut degré.

ON PEUT ENCORE ÉVITER UN CONFLIT GÉNÉRAL

Les perspectives seraient désastreuses pour l'avenir de l'humanité si de nombreux indices n'en tempéraient la rigueur. C'est en particulier la constatation objective que nul ne se soucie d'éliminer les dernières possibilités de discussion. C'est encore la certitude, de part et d'autre, que l'on est dans la bonne voie et que le temps « travaille pour soi », donc qu'un conflit ne peut être envisagé que par l'adversaire. La méfiance réciproque peut conduire à d'énormes bévues. Mais elle rend inévitable le rétablissement d'un certain équilibre sans lequel le camp le plus fort aborderait avec le maximum de chances une conférence de désarmement au cours de laquelle serait défini un nouveau partage des zones d'influence. Le cheminement vers cette issue est lent. L'affaire de Corée, qui semble devoir l'arrêter, peut au contraire l'accélérer par la démonstration très nette de la volonté occidentale de s'opposer à toutes interventions déguisées.

Pour l'Europe occidentale, dont il n'est pas douteux qu'elle ne rejette dans son ensemble le marxisme-stalinisme, le problème est de concilier, jusqu'à l'ouverture de ces pourparlers, les impératifs de sécurité extérieure et ceux, à peine moins urgents, de paix intérieure. Il lui faut d'abord cesser d'être une tentation, ce qu'elle était à coup sûr jusqu'à la conclusion du pacte Atlantique. Dans cet ordre d'idées un progrès sensible a été réalisé. Mais il reste beaucoup à faire.

Dans l'état actuel des choses, seule en Europe la Grande-Bretagne possède une aviation d'interception susceptible de s'opposer à l'avance de troupes d'invasion franchissant l'Elbe, soutenues par les forces aériennes citées plus haut. Toutefois, pour pouvoir intervenir efficacement les appareils britanniques devraient être basés sur le continent. Les chasseurs à réaction ont en effet une autonomie de vol n'excédant pas, présentement, une heure à pleine puissance. Les pilotes, trente-cinq minutes après leur départ, doivent se laisser guider par radio vers un terrain d'atterrissage. Sur ce point se manifestent de vives répugnances britanniques : en couvrant le continent ils découvrent leur île. Or l'Angleterre a une doctrine militaire constante : ménager ses forces, susciter à l'adversaire des opposants proches de son territoire et conserver toujours prête une armée capable soit de parer à un danger extrême, soit d'emporter la décision au moment opportun. L'unique exception qu'elle fit dans son histoire, pendant la guerre 1914-1918, lui a coûté 800.000 morts et lui a ôté toute envie de récidiver. Ayant entrepris la guerre en 1939 avec dix divisions, elle la termina avec douze (il n'est question que des divisions purement britanniques). Il y a là, outre la simple difficulté technique, un malentendu qui ne contribue pas peu à entretenir le malaise européen.

Les querelles de prestige, de « fierté » nationale blessée par les contrôles américains à l'occasion de l'octroi des armes du P. A. M. sont peu de chose. L'incertitude touchant la frontière que l'on défendrait : Elbe ou Rhin, est plus sérieuse. Quelques apaisements ont été donnés à ce sujet. Il reste que les obstacles naturels permettant à une force très inférieure en nombre de résister avec chance de succès à un agresseur sont les Alpes, pour la Suisse et l'Italie, et les Pyrénées, pour l'Espagne. Hors les avions britanniques, les trente ou trente-cinq divisions que la France commanderait face aux quatre-vingts divisions soviétiques mieux armées n'auraient d'autre ressource, après une résistance symbolique, que de filer ventre à terre vers l'Espagne, en priant Dieu que les dix ou quinze divisions soviétiques parachutées, avec l'appui des communistes français, dans l'admirable emplacement que constituent les Landes calcinées, ne les prennent au filet. Hypothèse pessimiste peut-être, mais qui n'est pas à exclure en raison de la forte organisation d'une puissante 5e colonne.

L'EUROPE A BESOIN DE L'AIDE DES U. S. A.

Le général de Monsabert, dans les articles qu'il a donnés à *France-Illustration*, a justement attiré l'attention sur l'importance considérable du moral pour une nation affrontant une menace de guerre. Une des conditions essentielles d'un moral de lutte, pour l'Occident, réside dans le refus des méthodes fondées sur l'illusion. L'Européen moyen est le citoyen le mieux informé du monde. Il sait qu'actuellement il est mal protégé contre une éventuelle agression soviétique et qu'il devrait s'accommoder de la présence de l'occupant ainsi que de grands bouleversements politiques et sociaux. Cette perspective est loin de l'enthousiasmer : les Mongols ont mauvaise réputation. Il souhaiterait d'y échapper.

Encore faut-il qu'il sente non seulement l'intention déterminée de résister à une invasion sous quelque forme qu'elle s'opère, mais surtout qu'il aperçoive les possibilités de soutenir cette prétention.

La possession par l'U. R. S. S. de la bombe atomique a singulièrement augmenté les risques de l'Europe depuis la signature du pacte Atlantique. Ce fait à lui seul incline l'Europe soit, selon certains, à la neutralité, qui n'est certes qu'un médiocre pis aller, soit, selon d'autres, à demander à l'Amérique une augmentation substantielle de son aide.

Mais il est très clair que la neutralité d'une Europe occidentale contiguë de l'énorme puissance soviétique et constamment travaillée par les partis communistes locaux serait précaire, abandonnée à ses seules forces... A moins d'imaginer un relèvement économique prodigieux et la mise en œuvre rapide d'un programme hardiment novateur apportant enfin la réponse de l'Occident aux problèmes contradictoires qui assaillent notre époque et tirant de son apathie morale l'homme désabusé de l'Ouest.

La communauté occidentale sera trop faible pour pouvoir se passer avant plusieurs années de l'aide américaine. Les 1.500 tanks attribués à la France par le P. A. M. permettent d'équiper cinq divisions de première ligne et, par contre-coup, quatre divisions de réserve recevant le matériel ancien. Qui armera les trente divisions supplémentaires qui donneront au barrage occidental une solidité suffisante ? Les Anglais en apporteront cinq, Benelux, peut-être autant, de même que l'Italie. (Rappelons qu'il est question d'unités blindées, pourvues d'un bon matériel.) Il restera à en armer quinze. C'est tout le problème de la répartition des charges militaires. Déjà on prévoit pour l'an prochain un budget de défense nationale alourdi de plusieurs dizaines de milliards de francs. Au vrai, c'est l'utilisation même des crédits qui devrait apporter la solution. Tant que l'on n'en aura pas fini avec le système actuel, qui, empêchant tout virement de crédits d'un chapitre à l'autre, aboutit à des gaspillages insensés dans certains secteurs tandis que d'autres disposent de crédits ridicules, la France aura une armée chère et d'un rendement déplorable.

Dans un conflit éventuel, la force principale du bloc de l'Ouest réside en définitive dans l'intime solidarité de ses parties. L'Europe occidentale, au contact de la masse russe, commande une vigilance particulière et exige d'être mise en état de supporter un choc en rapport avec la puissance de son adversaire. Sans une détente internationale s'accompagnant de mesures de désarmement, elle sera condamnée à consacrer une part importante de ses revenus à sa défense (20 % environ de son budget général). L'aide américaine matérielle et financière devra être augmentée dans de fortes proportions et il faudra que les Etats-Unis se résignent à consolider le mur de l'Ouest avec leurs propres effectifs en doublant pour le moins ceux qui sont en Europe.

(A suivre.)

15 AOUT 1944, 15 AOUT 1950

IL y a six ans, l'Armée française de la Libération débarquait sur les côtes de Provence et s'emparait au galop de charge de Toulon et de Marseille.

Son ancien chef, le général d'armée de Lattre de Tassigny, qui est aujourd'hui investi des hautes fonctions de commandant en chef des armées de terre de l'Europe occidentale, a bien voulu, à l'occasion de ce glorieux anniversaire, exposer d'une plume incisive les conséquences immédiates et plus lointaines de cette première victoire de nos soldats dans l'épopée de la reconquête nationale.

Le général de Lattre de Tassigny, commandant en chef des armées de terre de l'Europe occidentale.

EN s'emparant de Toulon et de Marseille avec deux mois d'avance sur le « planning » allié le plus optimiste, l'Armée française de la Libération, débarquée le 15 août 1944 sur les côtes de Provence, hâta sans aucun doute la victoire finale.

Si Toulon et Marseille avaient, en effet, connu le sort de Brest ou de Lorient, les répercussions sur l'évolution de la bataille d'Occident eussent pu être sérieuses.

Non seulement des ruines nouvelles se fussent accumulées sur notre sol, mais la stratégie alliée eût risqué de ne pas atteindre sans graves difficultés les objectifs qu'elle s'était fixés.

Celle-ci visait, d'une part, à provoquer la destruction des forces allemandes du sud-ouest et du centre de la France sous l'action conjuguée du double débarquement de Normandie et de Provence, d'autre part, à fournir de nouvelles bases au commandement pour alimenter l'ensemble du front repoussé le plus loin possible à l'est.

Or il est évident que l'exploitation de la victoire de Normandie se fût trouvée singulièrement freinée si la lenteur mise à ébranler l'ennemi dans le Midi avait laissé subsister une menace sur le flanc droit de Patton. Qui sait dès lors si la Wehrmacht n'aurait pas réussi à se rétablir, au moins provisoirement, très en deçà de la ligne où elle fut refoulée dès septembre?

Il est presque aussi certain que la parade au suprême sursaut de Rundstedt eût été plus aléatoire si, dès la fin de l'été, les armées alliées n'avaient pu recevoir par la base de Marseille une part très importante de leurs moyens.

La France est donc en droit de dire que, grâce à la victoire remportée par ses seules troupes *dès le 28 août en Provence, elle a bien servi la cause commune.*

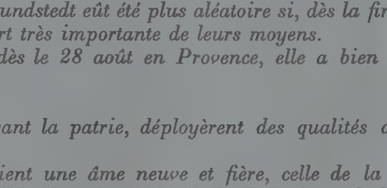
Le récit qu'on va lire prouvera que ce succès initial fut durement acheté.

Dans cette première bataille de la reconquête, nos hommes, soulevés d'enthousiasme en retrouvant la patrie, déployèrent des qualités d'audace, d'ardeur et d'héroïsme incomparables.

Par là, ils apportaient à la France plus encore que la délivrance du joug ennemi : ils lui apportaient une âme neuve et fière, celle de la victoire.

L'âme collective qui inspira bientôt pour un même élan les 256.000 soldats venus d'Afrique et d'Italie et les 137.000 F. F. I. issus de l'élite des maquis — toute cette jeunesse de France — devait faire naître « Rhin et Danube ».

Puissent les Français, en ces jours d'incertitude, trouver dans le rappel de cette histoire encore toute chaude un levain de volonté, de fermeté et de confiance!



IL Y A 6 ANS...

L'ARMÉE FRANÇAISE DÉBARQUAIT SUR LES COTES DE PROVENCE

COMME à ce moment-là l'allégresse chanta dans nos cœurs de Français !

Partis pour la grande aventure, nous naviguions depuis trois jours sur le *Batory*, bâtiment sur lequel s'étaient embarqués le général de Lattre, commandant en chef de l'armée « B », et son état-major, lorsque, à 16 heures, un cri retentit : « On voit la France ! » On s'était littéralement rué sur le pont. Une ligne apparaissait à l'horizon, blanchâtre, encore bien imprécise ; mais nous savions que c'était la France, et cela nous suffisait. Les autres bateaux de notre convoi l'avaient également aperçue, et l'on s'y pressait aussi contre les bastingages. Fallait-il chanter, crier, pleurer ? Non. Chacun dominait sa joie. On songeait à juin 1940, à tant de chemin parcouru depuis, à tant de luttes et à tant d'épreuves, à tant de camarades tombés en Tripolitaine, en Tunisie, en Italie et dont le sacrifice nous avait mérité de vivre cet inoubliable instant.

Seule la radio du bord avait pu nous arracher à la fascination qu'exerçait sur nous cette terre dont les contours se précisaient peu à peu. Par elle nous avions déjà appris le plein succès du corps d'assaut franco-américain (1) jeté la veille à l'aube entre le cap Nègre et Théoule ; tous les objectifs étaient atteints. Les haut-parleurs donnaient maintenant les dernières instructions et recommandations pour le débarquement. Encore quelques heures, et nous allions fouler enfin le sol de notre patrie.

Bientôt le spectacle est prodigieux. Les 73 gros transports des convois français partis de Tarente, de Naples et d'Oran sont regroupés et font route dans un ordre parfait, sur une mer d'huile qui, à mesure que nous avançons, se couvre de plus en plus de bateaux. Il y a là des centaines de bâtiments, toute la gamme des moyens navals utilisés pour les opérations amphibies, depuis les petits L. C. I. jusqu'aux liberty-ships, au milieu desquels on aperçoit les silhouettes des 250 navires de guerre, parmi lesquels 5 cuirassés, 9 porte-avions, 26 croiseurs et 85 destroyers, qui protègent et appuient les flottes de débarquement. Le canon gronde par instants ; dans le ciel, merveilleusement lumineux, des patrouilles d'avions alliés nous survolent sans cesse.

A 18 heures, la côte est toute proche. On en discerne tous les détails. Des fumées d'incendies s'élèvent au-dessus de la masse noire de la forêt des Maures. Tandis qu'une partie de notre convoi — celle qui transporte la 1re division française libre du général Brosset — oblique sur la gauche vers la baie de Cavalaire, nous entrons lentement dans la baie de Saint-Tropez. Les croiseurs et destroyers de notre escorte défilent devant le *Batory* et rendent les honneurs au chef de l'Armée française de la Libération. Leur mission est terminée. Nos bâtiments mouillent leurs ancres. La mise à terre va commencer. Il est 19 heures.

Des « landing-craft », petits bateaux de débarquement, se placent contre les flancs des transports et commencent leur va-et-vient pour déposer sur les plages les hommes chargés de leur « barda ». Tout se passe sans incident, lorsque, à la nuit tombante, une formation d'avions allemands surgit soudain et lance bombes et grenades sur cette masse grouillante d'hommes et d'embarcations.

Un formidable barrage de D. C. A. se déclenche instantanément. Plusieurs bombes tombent sur la plage où venaient de débarquer un bataillon de transmissions et un détachement du Q. G. d'armée : 70 hommes gisent tués ou blessés. Une autre s'abat sur le *Circassia*, bateau du général de Monsabert, commandant la 3e division d'infanterie algérienne, et provoque un incendie rapidement maîtrisé. Un détachement féminin de transmissions, que les landing-craft sont en train de transporter vers le rivage, fait crânement face à l'orage. Nos A. F. A. T. en ont vu d'autres sur les routes et les champs de bataille d'Italie !

Sans interruption, hommes et matériel sont déversés sur les plages.

LE premier objectif de l'Armée française est la conquête de Toulon.

Mais, si impatients que nous soyons de nous jeter dans la lutte, il nous faut attendre. Attendre que les unités aient récupéré leur matériel, transporté sur d'autres bateaux que ceux du personnel. Attendre surtout que soit mis à terre notre deuxième échelon, l'artillerie et les munitions nécessaires : tel est le plan d'opération allié.

Convient-il cependant de respecter à la lettre un « planning » établi depuis plusieurs mois ? Ne faut-il pas au contraire profiter sans attendre du désarroi de l'ennemi surpris par le lieu du débarquement, ébranlé par la vigueur de l'assaut initial allié ? Angoissant dilemme qui se pose, dans la journée du 18 août, au général de Lattre. Lui-même a relaté dans l'*Histoire de la Première Armée française* (1) ce dramatique cas de conscience. Doit-il opter pour la prudence ou pour l'audace ? La prudence, c'est l'attaque, toutes forces réunies, contre Toulon, mais c'est aussi l'éventualité d'un siège coûteux et interminable contre un adversaire puissamment retranché, comme le donnent à penser les affaires de Brest et de Lorient, où l'adversaire se cramponne toujours. L'audace, c'est peut-être

(1) 3e, 36e et 45e D. I. U. S. ; combat command N° 1 de la 1re division blindée française, groupe de commandos d'Afrique, groupe naval d'assaut de Corse. Le groupe de commandos d'Afrique a été la première unité à mettre le pied sur notre sol le 15 août au lever du jour et s'est emparé avec une magnifique audace des blockhaus ennemis du cap Nègre.

(1) Plon, éditeur.

15 AOUT A L'AUBE : COMMANDOS D'AFRIQUE DÉBARQUANT AU CAP NÈGRE.

SAINT-TROPEZ : LES TROUPES VONT GAGNER LA PLAGE A BORD DES 4 C. I.

Toulon enlevé en quelques jours, mais c'est également le risque de « casser » d'entrée de jeu les premières divisions françaises débarquées.

Mais le chef des Français a une confiance absolue dans l'ardeur, la jeunesse et la valeur manœuvrière de ses troupes : il est convaincu qu'elles sont capables d'exploiter la surprise de l'ennemi. Il opte pour la solution d'audace. Toulon sera attaqué immédiatement.

Pour ce faire, il faut pourtant un minimum raisonnable de munitions ; il faut aussi récupérer notre combat command n° 1 débarqué avec le corps d'assaut allié ; il faut enfin l'accord du général Patch, commandant la VII[e] Armée américaine (1). Aux premières heures du 19 août, le général de Lattre est auprès du chef américain. A midi, après des heures de discussion, il finit par convaincre celui-ci : il a ses munitions, ses blindés... et gain de cause. Le général Patch a alors un geste touchant. Quelques jours plus tôt, étant allé se promener sur les pentes du Vésuve avec son fils — jeune officier qui devait trouver une mort glorieuse en Lorraine — une fillette lui avait offert une petite fleur à deux brins, un merveilleux porte-bonheur, selon elle. Le général Patch sort de son portefeuille cette fleur jaunie. « Tenez, dit-il au général de Lattre en cassant un des brins de la fleur et en le lui offrant; gardons chacun la moitié de ce porte-bonheur pour qu'il conduise nos deux armées côte à côte sur le chemin de la victoire. »

Les détails des décisions qui viennent d'être prises sont réglés par les états-majors. Et je me souviens toujours — ayant accompagné le colonel de la Boisse, chef du 3[e] bureau de l'armée au Q. G. allié — de la commisération désolée des officiers américains devant ces « fous » qui voulaient se lancer sur l'une des places les plus défendues de la « forteresse Europe », alors qu'ils n'avaient encore à pied d'œuvre qu'une fraction de leur premier échelon, soit 16.000 combattants, 30 chars et 80 canons !

Ainsi donc, l'armée « B » va passer à l'action sans perdre un instant. Toulon sera attaqué dans les conditions prévues par l'I. P. S. n° 1 (2) : le général Brosset et sa D. F. L. (3) marcheront sur la place par la route littorale et Hyères pour former abcès de fixation et absorber le gros des effectifs ennemis. Pendant ce temps les Algériens du général de Monsabert, effectuant un large mouvement tournant, porteront « un coup de poignard » sur les arrières de l'adversaire, au débouché des montagnes qui dominent Toulon au nord, et prolongeront leur débordement vers l'ouest jusqu'à encerclement complet du camp retranché. Entre ces deux grandes unités, et au fur et à mesure des débarquements, pousseront les coloniaux du général Magnan (9[e] D. I. C.) et les premiers blindés arrivés de notre combat command n° 2 (C. C. 2).

LA bataille s'allume dans l'après-midi même du 19. Partis en reconnaissance vers Hyères, nos commandos d'Afrique tombent soudain nez à nez avec quatre magnifiques blockhaus armés chacun d'un canon de 150. C'est l'ouvrage de Mauvannes. Le capitaine Ducournau prend avec lui deux sections, 60 hommes, et décide d'enlever le « festung ». « Attention, leur recommande par radio leur chef, le colonel Bouvet, Mauvannes est un très gros morceau, trop gros peut-être. Il y a du béton et de l'épais. Soyez prudents. » Ducournau passe outre ce conseil. Il n'y a pas de temps à perdre. Les Allemands ont aperçu nos commandos et commencent à tirer. Un bref commandement, et c'est l'assaut. La mêlée est confuse, meurtrière. L'un après l'autre les blockhaus sont enlevés : leurs occupants, désarçonnés par la « furia » des commandos, lèvent les bras et se rendent. Sur une garnison de cent cinquante « Kriegsmarine », cent sont faits prisonniers. Trente des nôtres, sur soixante, ont été tués ou blessés. Le silence se fait sur Mauvannes : ses longs canons n'interdisent plus la route par laquelle s'élanceront le lendemain matin les gars de la D. F. L.

Celle-ci part à l'attaque à l'aube. Si la brigade Garbay prend d'assaut, dans un magnifique élan, le Mont-Redon, à sa gauche la brigade Raynal reste bloquée, à 2 kilomètres d'Hyères, devant le Golf Hôtel, immense bâtisse que l'ennemi a transformée en réduit. Il faudra deux jours de lutte acharnée, de bombardements massifs de toute l'artillerie du groupement de Larminat (4) et d'une partie des unités de la flotte et trois assauts des hommes du général Brosset pour en venir à bout.

Dans le même temps, les coloniaux du général Magnan se sont emparés, au prix de durs corps à corps, de Solliès-Ville et de Solliès-Pont.

Pendant ce temps, la 3[e] D. I. A. s'est élancée pour sa manœuvre d'enveloppement. Dans la nuit du 19 au 20, le général de Lattre a découplé le premier régiment à pied d'œuvre de cette division, le 3[e] R. T. A., à travers le massif aride et tourmenté qui s'étend au nord de Toulon. Après une marche harassante, les tirailleurs du colonel de Linarés tombent à l'improviste sur la petite garnison allemande du Revest-les-Eaux, l'anéantissent et pénètrent dans les faubourgs nord-ouest de Toulon.

Il n'y a encore là que quatre compagnies, mais celles-ci ont « planté leurs crocs » dans le dos de la défense allemande. L'adversaire reçoit d'emblée un coup décisif, d'autant plus que la trappe se referme le lendemain à l'ouest, les blindés de la 3[e] D. I. A. se rabattant sur la côte et atteignant Bandol et Sanary.

A l'est les hommes de Brosset, au nord-est ceux de Magnan, au nord et à l'ouest les Algériens de Monsabert que viennent renforcer le bataillon de choc et les commandos d'Afrique : le cercle est bien fermé. Toulon est dans la nasse.

MAIS, le premier moment d'affolement passé, l'Allemand réagit violemment. Hitler lui a donné l'ordre de résister jusqu'à la dernière cartouche. Enserré dans un périmètre chaque jour plus réduit, il se défendra âprement, contre-attaquant rageusement, se laissant écraser par l'artillerie, ne cédant le plus souvent qu'à l'assaut à la grenade et à la baïonnette.

Enivrés par leur première bataille de la Libération, nos hommes vont encore redoubler d'élan, de fougue, d'héroïsme. On ne compte plus leurs exploits. Beaucoup sont déjà passés dans l'histoire.

C'est, parmi tant d'autres, la conquête de la colline de Touar par la 1[re] D. F. L., qui coûte à deux de ses bataillons 15 officiers et 400 hommes tués ou blessés ; la prise de la Valette par un escadron du 1[er] cuirassiers, dont la moitié des chars sont mis hors de combat ; l'escalade à la corde du Coudon par les commandos d'Afrique ; l'assaut du Faron par le bataillon de choc ; l'épisode fameux de la poudrière de Toulon, où 400 Allemands se défendent pendant quarante-huit heures jusqu'à la démence.

Ce sont aussi, dans Toulon même, les combats de rues livrés par nos « chocs » et nos tirailleurs, aidés par les F. F. I. varois : guérilla meurtrière au caractère à la fois tragique et pittoresque, faite de ruses, d'embuscades, de brefs corps à corps, d'assauts échevelés qui donnent lieu à une multitude de faits d'armes individuels.

Devant cette poussée ardente et continue, la défense ennemie finit par s'écrouler. Le 23 au soir les éléments de la 3[e] D. I. A., venant de l'ouest, s'infiltrent jusqu'à la sous-préfecture, sur laquelle ils hissent le drapeau tricolore et où ils font leur jonction avec ceux de la 1[re] D. F. L. et de la 9[e] D. I. C. qui arrivent de l'est.

IL reste pourtant à enlever encore, à l'intérieur de la place, des réduits — anciens ouvrages de la marine et blockhaus situés aux carrefours — où l'Allemand s'obstine désespérément.

A partir du 24 août, la division Magnan en entreprend la réduction systématique. Les forts Sainte-Catherine, Lamalgue, d'Artigues, Malbousquet, les arènes, l'arsenal maritime tombent l'un après l'autre. Le 26, à la tombée de la nuit, la ville est occupée en totalité.

Cependant, de l'autre côté de la rade, la presqu'île de Saint-Mandrier résiste toujours. Et pourtant sur ses canons de 340 de marine qui tiennent les unités de la flotte à distance respectable l'aviation a déversé des centaines de tonnes de bombes, en dépit d'une D. C. A. meurtrière. Ce n'est que le soir à 23 h. 45 que l'amiral Ruhfus, commandant le front de mer et chef suprême de la défense de Toulon, réfugié dans la presqu'île avec son état-major et 1.800 hommes, capitule sans condition.

Le général de Lattre fait comparaître l'amiral. « Je vous donne trois heures, lui dit-il, pour me livrer le plan des champs de mines de la presqu'île. Si un seul de mes hommes saute sur une mine vous serez fusillé sur-le-champ. » A l'heure dite, les plans sont là. Pas un de nos soldats ne sera victime d'une mine allemande à Saint-Mandrier.

PLUSIEURS milliers de tués, 17.000 prisonniers capturés avec un matériel énorme ; tel est le bilan des pertes de l'adversaire dans cette bataille de sept jours, où s'est affirmée la volonté de vaincre de notre armée.

Ainsi s'achève la bataille de Toulon. Mais pour la faire apparaître dans toute sa réalité il faudrait l'insérer dans l'ensemble de la bataille de Provence, qui forme un tout. Car, au moment où les combats s'éteignaient dans Toulon, Marseille était aussi sur le point d'être libérée. Bousculant une fois encore le « planning » allié, qui prévoyait la conquête de Toulon puis celle de Marseille, le général de Lattre avait relevé le 20 août le général de Monsabert de sa mission à Toulon et lui avait donné l'ordre de marcher, par Aubagne, sur le grand port de commerce. Selon les instructions du chef de l'armée française, le commandant de la 3[e] D. I. A. avait attaqué de front la ville avec le 7[e] R. T. A. et les chars du C. C. I., en même temps qu'il l'investissait au nord et au sud avec les goumiers du général Guillaume.

Dès le 23 août les unités du général de Monsabert avaient atteint le Vieux-Port. Le 28 août, après cinq jours d'ardents combats de rues, le général Schaeffer, commandant la défense de Marseille, était contraint de hisser le drapeau blanc : 18.000 prisonniers s'ajoutaient aux 17.000 de Toulon.

Ainsi, douze jours après le débarquement de ses unités de tête, neuf jours après son entrée dans la bataille, l'Armée française achevait, par deux victoires furieusement remportées et décisives, de remplir la mission qui lui avait été confiée.

La Provence était libérée, deux ports essentiels étaient livrés aux Alliés et les routes de la vallée du Rhône, ouvertes.

Une poursuite endiablée allait commencer.

PH. DE CAMAS.

(1) L'Armée « B » relève de la VII[e] Armée américaine. Le 15 septembre elle acquerra son autonomie totale dans le cadre du 6[e] groupe d'armées américain et prendra le nom de 1[re] Armée française.
(2) Instruction personnelle et secrète n° 1, établie à Naples par le général de Lattre le 6 août 1944.
(3) Division française libre.
(4) Le général de Larminat est chargé de coordonner l'action de la D. F. L. et de la 9[e] D. I. C.

« LIBERTÉ », LEADER DE NOTRE FLOTTE

LA SECONDE JEUNESSE D'UN PAQUEBOT

PAR PAUL-ÉMILE CADILHAC

Les choses voient... » proclamait Estaunié. Pourquoi n'auraient-elles pas, comme Madame Prune, chère à Loti, une seconde jeunesse ?

Le paquebot *Europa*, de la Hambourg America, dont il était le joyau avant la guerre de 1939, gardait de son origine germanique à la fois de la lourdeur et une certaine faiblesse cachée. Les plafonds étaient bas ; les aménagements, sans grâce ; les couleurs, tristes, et, d'autre part, la structure générale offrait des faiblesses, le cloisonnement se montrait insuffisant et l'installation électrique, défectueuse.

A la fin de la guerre, *Europa* était attribué à la France, au titre des réparations, et le gouvernement le remettait, en en gardant la propriété, à la Compagnie Générale Transatlantique. Rebaptisé *Liberté*, et conduit aux ateliers de la Compagnie, au Havre, pour y être revisé, il allait être, le 8 décembre 1946, ses amarres rompues, drossé par la tempête contre les ruines chaotiques du quai du Nouveau Bassin et se faisait une large voie d'eau. Les dégâts, considérables, engageaient les dirigeants de la Compagnie à refondre complètement le navire et à l'aménager entièrement. Envoyé aux Chantiers de Penhoët, à Saint-Nazaire, *Liberté* y séjourna de 1947 au 1er août 1950. Il en est sorti non pas restauré et rajeuni, mais véritablement recréé.

TRANSFORMATIONS TECHNIQUES

La structure a été renforcée, le pont-promenade notamment, tandis qu'on allégeait les extrémités par la suppression des citernes à eau. On a ainsi largement diminué la fatigue du bateau à la houle. Le compartimentage a été « remonté » et la stabilité, améliorée par un lest supplémentaire de 2.500 tonnes.

Le cloisonnement contre l'incendie a été poussé à l'extrême et le navire, divisé en quatre tranches autonomes d'électricité. La détection de tout incendie est assurée par de nombreux appareils automatiques qui fonctionnent dès que la température dépasse un certain niveau, et ce réseau est complété par des détecteurs de fumée. Soixante et onze avertisseurs répartis dans le navire sont reliés à une centrale de sécurité. L'extinction est

En décembre 1946 « Liberté », une voie d'eau au flanc, se couche dans le port du Havre. Remorqué a Saint-Nazaire, il y dresse en cale sèche son imposante étrave.

M. Jean Marie ouvre la série des discours que cloturera le ministre de la Marine marchande. — A gauche, M. René Mayer et M. J. Marie qui a reçu la plaque de grand officier de la Légion d'honneur.

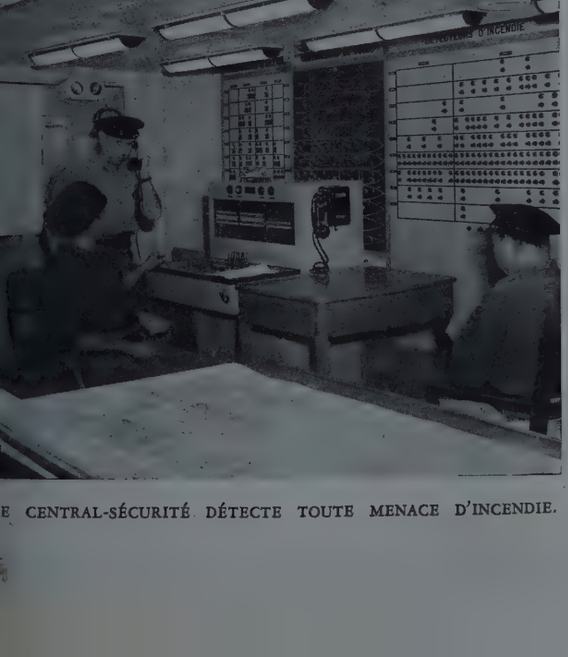
Le commandant Le Huédé, a qui est confié « Liberté »

Le président de la Compagnie Générale Transatlantique avec le commandant Le Huédé. Derrière eux, « les Vendanges», laque de Dunand. M. Lanier, secrétaire général de la Transatlantique, au déjeuner de la presse.

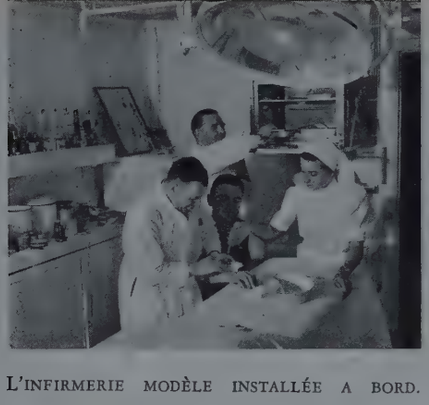
Perspective du pont-promenade surmonté d'embarcatio

Un des quatre appartements de grand luxe : Normandie. Cabine, salon, salle de bains.

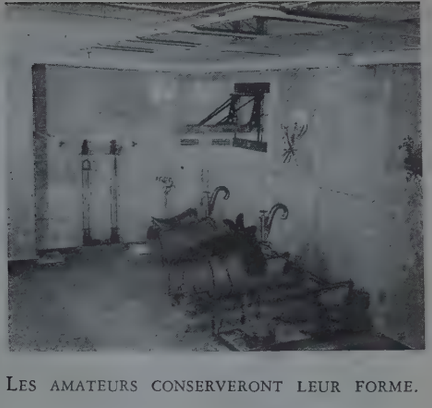
SUR SA PASSERELLE DES APPAREILS LES PLUS PERFECTIONNÉS.



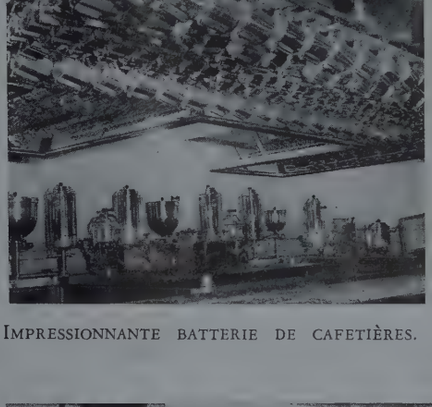
E CENTRAL-SÉCURITÉ DÉTECTE TOUTE MENACE D'INCENDIE.



L'INFIRMERIE MODÈLE INSTALLÉE A BORD.



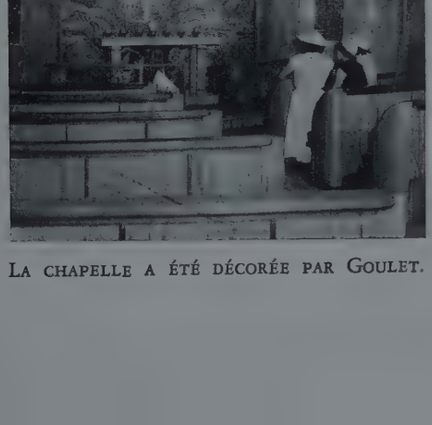
LES AMATEURS CONSERVERONT LEUR FORME.



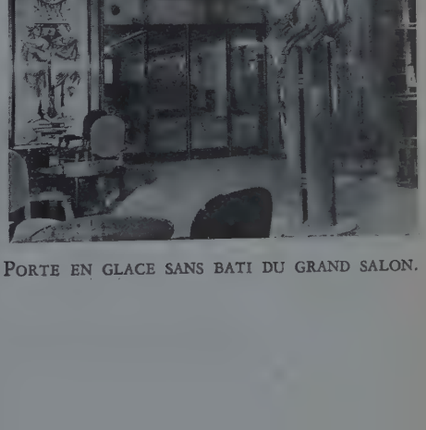
IMPRESSIONNANTE BATTERIE DE CAFETIÈRES.

LES GOURMETS SERONT BIEN TRAITÉS A BORD.

DANS UNE PIÈCE TRÈS GAIE LES ENFANTS ONT A LEUR DISPOSITION DES JEUX ET UN GUIGNOL.



LA CHAPELLE A ÉTÉ DÉCORÉE PAR GOULET.



PORTE EN GLACE SANS BATI DU GRAND SALON.

AOUT 1949. DANS UN BASSIN, AUX CHANTIERS DE PENHOËT, « LIBERTÉ » SERA COMPLÈTEMENT RÉNOVÉ.

assurée par l'eau en jet, l'eau pulvérisée et l'anhydride carbonique. L'extinction des soutes à mazout est prévue par la vapeur.

Le courant électrique est fourni par deux centrales. Les canalisations électriques ont été entièrement refaites. Les radiateurs électriques ont été multipliés, ainsi que les appareils téléphoniques ; on a créé enfin un triple réseau de sonorisation : le premier, pour transmettre des ordres ou des annonces ; le second, pour la diffusion des concerts du bord, et le troisième mettant la passerelle en communication avec l'extérieur ou les plages avant et arrière.

Les machines, entièrement revisées, assurent au paquebot une force de 120.000 CV. On a installé en outre nombre d'appareils nouveaux, mécaniques et électriques, et notamment deux batteries de bouilleurs pouvant produire 600 tonnes d'eau douce par jour.

QUATRE HEURES A BORD

Ce n'est point quatre heures ni même une journée, mais une traversée, une croisière qu'il faudrait pour bien connaître un tel bateau. Et je songe à l'émerveillement de Jules Verne — qui admirait si fort *Great Eastern*, ses six mâts, ses cinq cheminées, ses énormes roues et ses 210 m. 26 de longueur — devant le moderne *Liberté*, qui n'a plus que deux mâts symboliques et deux cheminées, mais mesure 285 m. 56 et porte dans sa cité flottante un des plus beaux palaces du monde.

Louons M. Domin, conseiller artistique, qui a su, jouant des décorateurs, peintres, sculpteurs, céramistes, artisans du bois, du métal et du verre, orchestrer cette magistrale page que représente l'aménagement interne du paquebot.

LA DÉCORATION

Dès l'entrée, le hall d'embarquement, très haut, donne une impression de grandeur encore augmentée par les galeries à rampe de fer forgé qui le ceignent. Les parois du bas sont de marbre rose. A une extrémité, un planisphère gravé dans le marbre ; à l'autre, une glace damier qui étoffe la perspective.

En pénétrant dans la salle à manger, longue de 33 mètres et d'une volée de trois étages, on songe plus à *Normandie* qu'à *Ile-de-France*. Une longue avenue de tables nappées de blanc, ruisselante d'une lumière bleue, scintillante, irréelle, avec, aux murs, les taches de couleurs — ambre, bleu, vert, pourpre — de panneaux qui symbolisent la terre, le ciel, l'eau et le feu. Un regret, celui que cette splendeur n'ouvre pas sur la mer. Nous sommes au pont D, au centre du bateau — et il y a à cela des raisons techniques.

En revanche, aux ponts supérieurs, la salle de spectacle, qui reçoit 373 spectateurs, le grand salon, qui couvre 40 mètres de longueur sur 30 de largeur, le café de l'Atlantique au sundeck, qui s'étend sur 23 mètres, avec piste lumineuse au centre, donnent largement sur la mer. Le grand salon est percé sur chacun des longs côtés de six hautes fenêtres, et il a sa partie centrale séparée des ailes par douze colonnes en laque d'or patiné, gravées par Dunan.

Une pièce originale, d'un modernisme très poussé, c'est le salon-bibliothèque, décoré par Leleu, que complète une galerie, traitée dans le même goût, qui l'unit au grand salon. Un ensemble clair et gai.

Impossible de décrire en détail le mobilier, les panneaux décoratifs, les sculptures, les éclairages fluorescents et vifs : il y en a trop ! Chaque pièce a sa personnalité, et les plus intimes, comme le fumoir ou le bar privé, prennent ici un charme particulier.

Il y a une chapelle, aux bancs de bois mais sans vitraux — une céramique les remplace — où l'officiant célèbre la messe face aux fidèles ; une piscine aux eaux bleues, avec bar ; une salle à manger pour les enfants, où triomphent Dame Tartine, un roi sur un trône de brioches et les noces du Prince charmant ; une salle de sports ; deux salles à manger privées pour milliardaires. Précisons qu'il y a pour ces derniers quatre appartements de grand luxe — Algérie, Provence, Normandie, Alsace — et douze appartements de luxe qui portent des noms de villes françaises, de Bastia à Royan.

LE CONFORT

Ce qui frappe le plus le visiteur qui rapidement parcourt *Liberté*, c'est le confort, la race, le fini des grandes pièces de réception aménagées pour les passagers des classes « cabine » et « touriste ». Il n'y a plus, depuis de nombreuses années, de 2e et 3e classes à bord des grands paquebots — et cela apparaît sensible aux installations prévues pour les nouvelles catégories de voyageurs. Le grand salon de la classe « cabine », par exemple, ouvre par de nombreuses et hautes fenêtres sur le pont-promenade, et sa piste de danse, lumineuse, ne déparerait pas un palace.

Palace, ou plus exactement super-palace, tel est bien le mot qui convient à *Liberté*, symbole et microcosme du génie de notre pays.

Après *Normandie*, triomphe du paquebot de grand luxe, une réaction se produisit. On parla beaucoup de paquebots simplifiés, stricts, utilitaires. Le temps a passé, et cette offensive de la simplicité a, semble-t-il, avorté.

Pourquoi ? Parce que sans doute le paquebot, menacé par l'avion, plus rapide, ne peut lutter avec lui que par deux voies : la sécurité et, avec elle, le confort dans le luxe. Sa clientèle — celle des grands palaces internationaux — veut retrouver à bord le cadre, le service, les commodités dont elle dispose à terre. Enfin, la Compagnie Générale Transatlantique ajoute à tout cela un attrait qui n'est certes pas négligeable : celui de la gastronomie française.

DE RETOUR AU HAVRE, « LIBERTÉ » VA PRENDRE LE DÉPART SUR LA GRANDE LIGNE ATLANTIQUE NORD OU LA MARINE FRANÇAISE RETROUVE SON PRESTIGE.

Dans le port de Nantes, gravement éprouvé par la guerre, cargos et transports sont ancrés a nouveau le long de la rive droite de la Loire.

UN GRAND CENTRE DE CONSTRUCTIONS NAVALES

NANTES ET SAINT-NAZAIRE

On nous avait prié — des Chambres de commerce aux Chantiers — à venir visiter Nantes et Saint-Nazaire rénovés et en pleine activité. Et deux jours de suite nous avons parcouru les ports, les installations, les ateliers. Beau sujet d'édification et de réflexion.

Nantes a été gravement éprouvé par la guerre, moins toutefois que Saint-Nazaire, qui fut à peu près rasé. Mais ici l'on a travaillé sans trêve, et nous sommes agréablement surpris, dès notre arrivée, de le constater.

Dans la nuit, chaude et bleue, cloutée d'étoiles, les grands immeubles de la place Royale, des rues voisines de la poste et des anciens quais qui faisaient face à l'île Feydeau s'alignent à nouveau, reconstruits dans leur style ancien.

Une chose a marché plus vite encore : la restauration du port et de ses installations.

A l'angle des quais des Antilles et Wilson, qui pointe sur la Loire comme une proue, entre le bras de la Madeleine et celui de Pirmil, nous allons, après une matinée copieusement remplie, embarquer à bord d'un baliseur.

Les Allemands, avant de partir, au début d'août 1944, endommagèrent 3 km. 650 d'ouvrages. Ils firent sauter également hangars, grues, ponts, navires et engins à flot. Aujourd'hui tous les quais — sauf le quai Wilson, en cours de restauration — ont été réparés. Le vieux pont transbordeur, qui n'a pas bougé, dresse sur l'eau ses enchevêtrements de poutres métalliques style 1890. Mais les deux ponts jetés sur le bras de la Madeleine, que nous parcourons, ont dû être entièrement reconstruits.

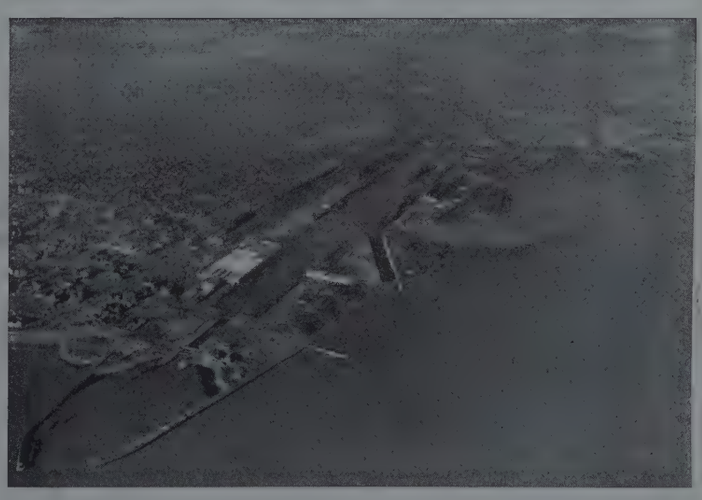
On a fait mieux. Pour renflouer les cent vingt-quatre épaves qui obstruaient le fleuve, avec notamment un barrage comprenant plusieurs navires et dragues à la Télindière, à 15 kilomètres de Nantes, d'énormes travaux ont été entrepris qu'Henri Le Masson signalait déjà à nos lecteurs le 31 juillet 1948.

Actuellement, voici comment s'établit le bilan. A la fin de cette année le port utilisera soixante-seize grues électriques, dont une de 30 tonnes et deux de 12 tonnes, deux pontons-grues de 5 tonnes et un de 100 tonnes, quatre trémies ensacheuses. Les hangars grouperont vingt magasins, dont un de 6.000 mètres carrés, spécialisé pour la réception des bananes.

Cependant notre bateau descend allégrement le fleuve. A tribord, soudain, une haute muraille d'acier, polie, nette, étincelante et nue, se dresse sur l'eau. Nous arrivons à hauteur du grand dock flottant de 10.400 tonnes acheté en Allemagne et remis en état à Kiel. Deux autres docks complètent l'outillage de radoub du port, l'un de 5.000, l'autre de 1.500 tonnes.

Nous avons dépassé le village de Haute-Indre, et au delà la Basse-Indre s'annonce avec ses forges, ses ateliers, auxquels répond, en face, le halètement sourd et profond d'Indret dans son île.

Mais notre bateau, virant, a remis le cap sur Nantes. Tout à l'heure nous



Vue aérienne de Saint-Nazaire et de ses installations portuaires.

LE DÉPLACEMENT DE L'ANCIEN LIT DE LA LOIRE, LE RELEVAGE DES BATIMENTS COULÉS PAR LES ALLEMANDS A LA TÉLINDIÈRE (CI-DESSUS ET CI-CONTRE), UN ÉQUIPEMENT MODERNE FONT DE NANTES LE GRAND PORT DE LA BASSE-LOIRE.

aborderons à l'île Cheviré pour visiter des chantiers, puis nous nous rendrons à l'Ecole nationale de la marine marchande, installée provisoirement dans une vaste villa, aux portes de la ville.

Qu'avons-nous constaté au cours de ce circuit ? Un redressement, certes magnifique ; des installations portuaires remarquables. Les travaux envisagés offrent un tableau encourageant, mais qui ne va pas sans ombres. Le trafic du charbon, qui entrait dans le chiffre des importations pour 40 %, a diminué en 1950 de la façon la plus inquiétante. D'autre part — et ceci apparaît plus grave — le tirant d'eau, qui permettait en 1940 l'accès des bateaux de 7 mètres de calaison à toute marée et de 8 mètres en vive eau, pourra-t-il être beaucoup augmenté ? On sait que la tendance des constructeurs contemporains est d'accroître sans cesse le tonnage. Quel sera dans ces conditions l'avenir des ports de rivière, qui offrent le gros avantage de transporter loin à l'intérieur des terres un fret qui, par fer ou par route, serait grevé lourdement ?

Cette question précise que Nantes devra pour vivre faire des efforts de plus en plus considérables.

UNE CAPITALE DE LA CONSTRUCTION NAVALE

L'avenir du port de Saint-Nazaire apparaît aussi difficile. Mais la vraie supériorité de Saint-Nazaire comme celle de Nantes réside ailleurs. Ces deux villes constituent le fief de nos constructions navales.

Tant à Nantes qu'à Saint-Nazaire nous avons parcouru, deux jours durant, des chantiers navals : ceux de Bretagne, ceux de la Loire, ceux des anciens établissements Dubigeon, ceux de Penhoët.

Ces derniers, que nous visitons sous la conduite du président Fould, nous surprennent peut-être plus encore que les autres. Une immense cité de fer et de verre aux dimensions inusitées. L'atelier des machines, avec ses trois nefs qui se jumellent dans la dernière partie, dépasse 500 mètres de longueur.

On fait ici des navires de guerre et marchands, des moteurs diesel, des turbines à vapeur et à gaz, des chaudières, de la grosse chaudronnerie.

Après avoir traversé les ateliers de menuiserie, où l'on fabrique avec des soins attentifs et sous la direction d'artistes décorateurs tout le mobilier des grands paquebots, nous avons gagné le quai de Penhoët.

Une énorme grue de 180 tonnes, roulant doucement sur des rails, tient suspendu au bout de son bras de Léviathan un élément de coque qui doit bien peser 50 à 60 tonnes. A ras du bord, une énorme carcasse métallique bouche le ciel : celle d'un pétrolier de 31.200 tonnes — le plus grand du monde, nous affirme-t-on — qui porte ce nom d'idylle : *Bérénice*.

Un bateau de même tonnage suivra d'ici quelques mois. Précisons qu'en 1950 Penhoët a livré ou livrera en outre : trois cargos de 1.300 et 6.000 tonnes, cinq pétroliers de 21.500 tonnes, deux paquebots de 9.000 tonnes pour la côte occidentale d'Afrique, un paquebot de 15.000 tonnes pour l'Amérique du Sud, un paquebot mixte de 11.000 tonnes. Le paquebot mixte *Ville-de-Diégo-Suarez* a été réparé et restauré. Enfin, *Liberté* y a été entièrement refondu.

LA CRISE QUI VIENT

En bref, depuis 1945 une activité étonnante, mais que les circonstances menacent d'atteindre très gravement. Car, alors que les besoins les plus urgents ont été satisfaits, les commandes se ralentissent. Il va falloir arrêter, réduire, licencier. Perspective tragique et situation dangereuse.

Quelles sont les causes de cette crise ? La construction navale française s'affirme, certes, une des premières du monde. Plus que toute autre, elle a le secret du « fini » et elle ne livre qu'un travail impeccable, mais d'un prix de revient trop élevé pour recevoir des commandes de l'étranger.

Que faire ? Que tenter ? Le gouvernement a maintenu au budget de la marine marchande 6 milliards que la Commission des Finances avait supprimés et il a passé à certains chantiers quelques commandes. Palliatifs, mais non remède. A l'étranger, on aide la construction navale. La France se doit d'entrer dans la même voie, elle doit créer un statut de la marine marchande qui n'existe pas encore, donner des primes à nos ateliers, en un mot, les aider à vivre.

P.-E. C.

PENHOËT PEUT PRODUIRE TOUS LES TYPES DE BATIMENTS DE GUERRE ET DE COMMERCE. C'EST LA QUE « ILE-DE-FRANCE », « LIBERTÉ » ONT ÉTÉ REMIS EN ÉTAT. LA AUSSI EST CONSTRUIT « BÉRÉNICE », PÉTROLIER DE 31.200 TONNEAUX.

GROUPES SANGUINS ET MENTALITÉ DES PEUPLES

par PIERRE DEVAUX

L'EUROPE est présentement coupée en deux par une ligne Nord-Sud, celle du « rideau de fer », qui la partage en deux mondes cruellement différents. Cette ligne, arbitraire en apparence, ce zigzag au crayon rouge tracé par les militaires et les hommes d'Etat, correspondrait-elle à des réalités vitales, à la substance même des hommes ? Et les habitants de ces deux zones — Est et Ouest — malgré les bonnes volontés de rapprochement individuelles, formeraient-ils deux races biologiquement distinctes, presque au même titre que les fourmis noires et les fourmis rouges ?

Des travaux récents, ceux de Mme Léone Bourdel et de M. Jacques Genevay, en France, permettent de le croire. Spécialistes de l'orientation professionnelle, mais dans un sens très élargi, qui fait intervenir les tendances « caractérielles » et confine à la psychanalyse, ces deux chercheurs ont mis en évidence une correspondance, très inattendue, entre le classement des tempéraments psychologiques et la classification des sangs, bien connue (sangs A, B, AB, Zéro), de Landsteiner. Ils ont mis en évidence une répartition des formules sanguines par pays, une « géographie des sangs », qui traduit statistiquement le tempérament psychobiologique, les mentalités des populations.

Or dans cette « carte des sangs » de l'Europe la ligne Trieste-Lübeck, qu'épouse le rideau de fer, se révèle comme une « ligne de partage », une frontière biologique où deux catégories foncièrement différentes de formules sanguines s'affrontent... Bien avant d'être un « rideau de fer » elle était déjà une *barrière des sangs*.

QUATRE « FAMILLES » PSYCHOLOGIQUES

LES chercheurs français se sont efforcés de définir en détail, pour chaque être humain, le *tempérament* individuel, entendant par là les prédispositions profondes, essentielles qui régissent son mode d'adaptation à la vie. C'est l'aspect le plus « organique » de la personnalité, celui dont procèdent toutes les tendances et aptitudes, tant psychologiques que physiologiques.

Une série de tests assez curieux, celle des « préférences musicales », s'étant révélée propice à des discriminations rapides, les opérateurs furent conduits à diviser schématiquement les êtres en quatre larges classes : *harmoniques, mélodiques, rythmiques,* plus un quatrième « tempérament » unissant les caractéristiques des trois autres en une synthèse généralement imparfaite.

L'harmonique vit sa vie en harmonie avec tout ce qui l'entoure, sentant les êtres et les choses dans toute leur complexité. Il ne peut s'épanouir et se réaliser que dans un milieu en harmonie avec lui ; dès qu'une dissonance intervient, il s'éteint ou s'éloigne. Le prototype de l'harmonique est l'artiste. Les harmoniques donnent des tempéraments riches, originaux, créateurs, mais vulnérables.

Le mélodique sent sa vie comme une mélodie qui se déroule ; il *s'adapte* perpétuellement aux êtres, aux circonstances. Il fait, suivant son niveau, le diplomate, l'avocat, le vendeur... et bien souvent l'opportuniste.

En face de ces deux sensibilités, le rythmique paraît brutal, « géométrique ». Il vit et se réalise suivant son propre rythme, ne peut exécuter que ce qu'il a lui-même conçu et décidé, soit spontanément, soit par raisonnement. Il va droit son chemin, parfois jusqu'à la catastrophe.

Le quatrième type souffre de trop de richesses ; il fait les inquiets, les tourmentés, parfois enclins au suicide. Ces sujets donnent leur maximum d'efficience quand les circonstances leur permettent d'utiliser leurs possibilités successivement.

Basée sur cette classification à quatre « tiroirs », la psychobiologie a donné des résultats pratiques très remarquables et a permis des reclassements intéressants dans l'industrie. Jacques Genevay est allé prélever 8.000 tests chez les Pygmées de l'Afrique centrale : c'est dire que la méthode prend actuellement un large développement anthropologique.

GÉOGRAPHIE DES SANGS

VOICI quelle est la corrélation entre les tempéraments ci-dessus et les quatre groupes sanguins de Landsteiner. Tout sujet appartenant au groupe sanguin A possède un tempérament initial harmonique, tandis que les B sont rythmiques, les Zéros, mélodiques et que les AB correspondent au tempérament triplement équilibré.

Ces correspondances sont purement empiriques. Elles résultent de comparaisons statistiques et permettent d'aiguiller rapidement le début de chaque étude individuelle. Mais elles permettent aussi — et ceci est très important — de classer les différents peuples par tempéraments dominants, à l'aide des formules sanguines qui sont publiées et bien connues.

Si l'on établit la formule sanguine moyenne pour les différents pays de l'Europe occidentale, on constate qu'elle diffère très peu de l'Angleterre à la France, de la Suisse à la Hollande. La formule européenne occidentale est la suivante : A=43, B=12, 0=39, AB=6, le tout exprimé en pourcentage. Pour les Russes d'Europe, la formule est : A=33, B=20, 0=40, AB=7. On voit apparaître une prédominance relative des individus à sang B et une moindre proportion d'individus à sang A, qui révèlent une population plus soumise, des dirigeants méthodiques, doctrinaires, se convenant assez bien les uns aux autres, mais fort étrangers aux individus relevant de la formule « occidentale ».

L'humanité se répartit en six formules sanguines qui assemblent des peuples géographiquement fort éloignés. La première correspond à l'Europe occidentale ; la seconde, aux Arabes, aux Turcs et aux Russes d'Europe ; la troisième, à la Chine méridionale, au Japon, à la Hongrie ; la quatrième, à la Chine du Nord, à la Corée, aux Indes, à la Mandchourie, aux Tziganes ; avec la cinquième nous avons affaire aux Noirs : Malgaches, Indochinois, Malais, tandis que la sixième groupe les Indiens de l'Amérique du Nord, les Australiens, les Philippins et les Islandais.

On aperçoit en Chine une division analogue à celle de l'Europe. La Chine du Nord, avec ses 38 % de sang B, fait figure de conquérant vis-à-vis de la paisible Chine du Sud, qui n'en a que 19 %.

La répartition planétaire étant la suivante : A = 34; B = 17,5; 0 = 43,5; AB = 5 %, il est logique de caractériser chaque nation par rapport à cette formule moyenne de l'humanité. On obtient ainsi des « formules compensées » qui permettent des comparaisons équitables. Donnons seulement quelques résultats caractéristiques.

LA DUALITÉ ALLEMANDE

LE drame de l'Allemagne, grand pays de l'Europe centrale et élément important de la civilisation, est qu'elle est partagée par la ligne des sangs, en sorte qu'il n'y a pas cohésion. Bavière, pays rhénans, Tyrol, où le sang A domine fortement, sont les berceaux des musiciens, des penseurs, des poètes, de Bach à Gœthe et à Beethoven; la Prusse, avec sa formule sanguine riche en B, qui l'apparente curieusement aux Baltes, à la Turquie et à la Mongolie, possède un tempérament exagérément rythmique, farouche, qui a imposé aux Allemands de l'Ouest une conception rigide, géométrique et cruelle du monde. Il y a eu là, pour les fils de l'Allemagne de l'Ouest, une dépersonnalisation véritable, pour la civilisation, une perte, tandis que des affinités indéniables se sont révélées maintes fois entre les Prussiens et leurs voisins de l'est.

Les formules de l'Espagne et de l'Allemagne globale sont presque superposables ; faut-il rappeler les... sympathies politiques Berlin-Madrid ? L'Italie, au contraire, possède une formule voisine de celle de l'Angleterre et de la France : sa rapide conversion à la cause des Alliés, dès qu'elle fut libre d'en décider, est dans toutes les mémoires. Le Japon est la nation asiatique chez qui le « A » le plus fort coexiste avec un « B » peu élevé par rapport à ses voisins ; l'Allemagne, riche en A et en B (toujours sa dualité géographique), s'est alliée avec le Japon, où elle trouvait le plus d'échos. La formule indochinoise, différente de la formule française et plus rythmique, explique à la fois le conflit actuel et son inhumanité.

RÉALITÉ DU « RIDEAU DE FER »

Dans les Balkans, où l'Europe et l'Asie se sont affrontées au cours des siècles, prédomine le sang A B, caractéristique des mélanges de populations. Leur vie biologique impose un choix, qu'ils ne parviennent pas à faire. La Roumanie, la Bulgarie et aussi la Pologne ont un sang A B qui crée un état d'instabilité caractéristique. Seul un fédéralisme équitable semble pouvoir apporter un *modus vivendi* à ces régions biologiquement composites.

Le monde est actuellement témoin de la rivalité des deux « géants », américain et russe. Ceux-ci ont une formule riche en B, faible en A, pauvre en Zéro : c'est une formule asiatique et rythmique, apte à la continuité, à l'expansion horizontale (communisme), apte également aux recherches « en filon », à la discipline, à la persévérance sans compromis, que les maîtres actuels de la Russie ont su utiliser au maximum. Les U. S. A., peuple neuf, régénéré par la greffe, ont une forte prédominance A et Zéro, le B étant localisé dans la population noire. De là un tempérament initiateur et créateur, des conceptions évolutives intégrant des solutions individualistes de souplesse, voire d'anarchie dans les cas extrêmes. D'où la démocratie, au sens occidental du mot, le libéralisme économique, le libre-échangisme, la petite entreprise, le respect de l'individu et de son destin.

La plus grande catastrophe serait assurément que chacun de ces « blocs » réussît à marquer le monde de son sceau. Les « sang A » suffoqueraient dans un monde de plans quinquennaux, d'enrégimentement de la pensée, de camps du travail ; mais les « sang B » s'en accommodent, et il n'est pas certain qu'on leur apporterait le bonheur ni la paix sociale en leur imposant « notre » liberté. Jacques Genevay conclut en évoquant un fédéralisme où chaque tribu sanguine aurait sa place : on ne peut que souscrire à ce vœu.

LES MÉDECINS COLONIAUX

SERVITEURS TROP PEU CONNUS DE LA SCIENCE ET DE LA FRANCE

par Trajan Saint-Inès

Dispersés à travers nos possessions d'Afrique (jusqu'à Madagascar et ses voisines, les îles Bourbon et Maurice), d'Amérique (de la Guyane aux Antilles et à Terre-Neuve), d'Asie, avec nos derniers comptoirs des Indes et notre Indochine troublée, d'Océanie, enfin, avec Touamoutou, Tahiti et les Nouvelles-Hébrides, médecins, chirurgiens, pharmaciens, infirmiers et agents sanitaires du Service de santé militaire et colonial assument, en regard des événements d'après guerre, une tâche alourdie par les difficultés d'ordre budgétaire, politique, administratif ou professionnel.

La coupure brutale, au lendemain de l'armistice, entre la métropole et l'Union française n'a pas manqué, on le conçoit, de provoquer les perturbations les plus graves dans la plupart des cadres et des organismes locaux un instant ébranlés, désorientés et troublés à l'extrême par les lointains échos, aussi douloureux que tendancieux, de nos revers et de notre tragique infortune.

Dans ces circonstances difficiles, les médecins n'eurent jamais en vue que la continuation de leur tâche, brusquement compliquée par la raréfaction rapide du matériel, des médicaments et des effectifs sanitaires.

Ils réagirent aussitôt, d'un territoire à l'autre, avec autant de courage et de dévouement que d'intelligent à propos, et aux heures les plus sombres, alors qu'aux rigueurs du climat tropical ou équatorial s'ajoutait le plus ingrat climat psychologique, nos médecins du Service de santé militaire et colonial se sont révélés à la fois gardiens de la santé de millions d'autochtones en même temps qu'éléments de mesure, d'équilibre et de résistance morale et physique aux yeux de nos propres ressortissants.

Imaginez ce que peut être la vie quotidienne du médecin de brousse, dit de pénétration, de ce « massa dottor » isolé dans la colossale étuve de la forêt vierge, avec mission d'assainir des régions plus vastes que cinq ou six de nos départements. Il est aidé d'un ou de deux agents sanitaires, difficilement obtenus (trop difficilement, assurent les intéressés) de la métropole par l'intermédiaire des administrations locales, alors que les choses iraient bien mieux et bien plus vite si le Service de santé de la rue Oudinot avait, en bonne logique, toute latitude quant au recrutement du personnel soignant. Les médecins coloniaux se rabattent donc sur une main-d'œuvre indigène, dévouée et intelligente, certes, mais aux conceptions encore trop imprégnées d'atavisme exotique. Ils doivent lutter à la fois contre les germes épidémiques, les foyers endémiques, les éléments d'une nature en état de fermentation permanente et l'ignorance, tantôt craintive, tantôt hostile, des populations plus ou moins primitives que tiennent farouchement sous leur coupe féticheurs, sorciers et chefs de tribus.

Parti au lever du jour avec son équipe (quarante à soixante porteurs de tipoy, de cantines médicales et de charges diverses), signalé la veille de son arrivée par des éclaireurs, mais plus rapidement encore par le « goudou-goudou », sorte de radio locale... sans antenne consistant en un tronc d'arbre évidé qu'on mitraille de roulements conventionnels, le médecin ambulant, après 15 ou 20 kilomètres parcourus en chaise à porteurs, arrive à l'étape prévue, où l'attend une fantastique cour des Miracles : éclopés et malades des quatre ou cinq villages environnants, difficilement rassemblés dans la localité la plus importante, celle qui constituera dès lors l'étape officielle.

Chaque matin il y a là de deux cents à quatre cents malades présentant les signes des affections les plus diverses et souvent les plus graves.

Cette visite de deux cents à quatre cents malades, accompagnée de traitement immédiat, curetages, intraveineuses, ponctions lombaires ou ganglionnaires, interventions chirurgicales, examens au microscope, etc., doit être terminée avant midi, tout travail manuel devenant impossible lorsque s'abat la canicule tropicale et qu'on s'apprête à repartir par 40 ou 50 degrés à l'ombre, selon le secteur ou la colonie...

Ayant donc réussi ce tour de force quotidien: examiné les nouveaux malades, prescrit ou renouvelé les doses de mercure, d'arsenic sauveur (non sans peine, car il advient souvent que les primitifs, devant le résultat probant des premières injections de novar ou de pentabiline, se dérobent leurs fiches de traitement et... les avalent, persuadés qu'un tel libengoué (talisman) les guérira sans le secours de la redoutable petite aiguille du sorcier blanc), médecins et agents sanitaires ne sont pas au bout de leurs peines.

Extrêmement délicate et génératrice d'exaspérantes palabres, il y a la question du ravitaillement. Puis celle des grands malades confiés, sous peine de sévères représailles, aux bons soins du principal coucouma (chef de village), car, faute de menaces précises, lesdits malades disparaîtraient vite de la circulation, abandonnés aux fauves ou — ne souriez pas — offerts par amateurs interposés aux divinités anthropophagiques...

Il y a enfin, d'une étape à l'autre de ces itinéraires de 400 à 500 kilomètres qu'il faut couvrir trois fois par mois très exactement pour l'efficacité de la thérapeutique arsénicale (une piqûre tous les dix jours), l'organisation des postes sanitaires, le débroussage par quoi sont éliminés mouches tsé-tsé, stygomias, scorpions, serpents-minute...

Ajoutez à ce tableau celui des villages qu'on trouve déserts, silencieux, tels des cimetières, quand règne sur leurs habitants un sorcier plus farouchement hostile que les autres, dont les malédictions, suivies de terrifiantes menaces, font s'éparpiller (aussitôt le médecin signalé) tous ces malheureux dans les hautes herbes environnantes. N'oubliez pas les accidents, la chirurgie d'urgence, sans local ni matériel approprié (sinon une cantine opératoire portative), les accouchements, et vous conviendrez que la carrière du médecin colonial n'a rien d'une sinécure.

Du paludisme à la bilieuse hématurique, de la dysenterie amibienne à l'anémie pernicieuse, qu'aggravent tôt ou tard la sournoise hépatite ou la foudroyante urémie, combien de ces hommes peuvent assurer, revenus dans la métropole, qu'ils n'en ont pas subi les assauts et qu'ils en ignorent les atteintes ?

Nous en avons retrouvé quelques-uns, aussi éminents que modestes, venus achever sans bruit leur édifiante carrière dans quelque hôpital militaire ou dans tel centre de réforme, où ils continuent de servir jusqu'à l'heure d'une retraite trop discrète. Et jamais mirifique. Dignes successeurs d'un Jamot, d'un Lasnet, d'une Meauchamp et d'un Christiani, tombés au champ d'honneur de la médecine coloniale.

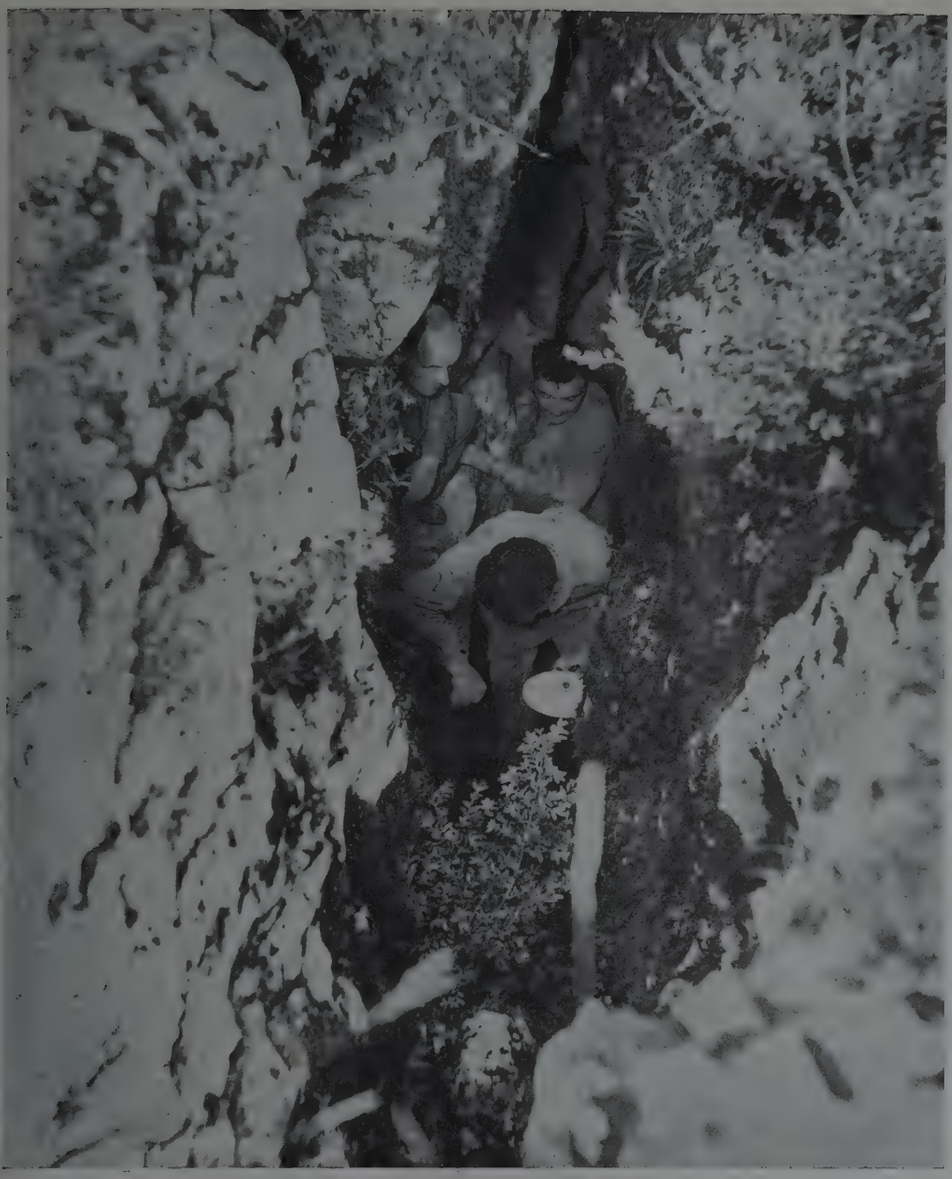
Une rosette à la boutonnière. Le Métro, comme tout le monde. Une santé maintenue par le plus strict régime. Voilà la récompense de ces savants. Et de ces bienfaiteurs, souvent héroïques, à qui nous devons pour une large part la conservation et la prospérité de l'Union française.

Qui donc se serait douté d'un aussi douloureux palmarès que celui dont nous sommes aujourd'hui autorisés à faire état pour l'honneur de la France, pour la justification de ses actes et le respect des droits imprescriptibles de ses médecins en quelque lieu que ce soit de l'Union française ?

Ce palmarès, le voici : quatorze médecins tombés dans les rangs de la Résistance ou de l'armée libératrice en territoire colonial ; neuf disparus en mer ou au cours de missions aériennes de sauvetage ; deux en Tunisie et en Italie, un à Bir-Hakeim.

Il ne s'agit là, soulignons-le encore, que des médecins colonels, commandants, capitaines et lieutenants tués ou disparus, et non décédés par suite de maladie contractée en service. Mais voici d'autres holocaustes, plus près de nous : les médecins du corps expéditionnaire d'Indochine comptent de nombreux tués, disparus, mutilés et blessés, odieusement assassinés le plus souvent alors qu'ils prodiguaient leurs soins aux blessés.

Missionnaires ? Martyrs ? Ces titres sont-ils excessifs ?



La descente dans une faille du Pech-Merle pour l'exploration d'une nouvelle grotte.

SOUS LA FALAISE DE CABRERETS LA GROTTE DU PECH-MERLE

« CHAPELLE SIXTINE DE LA PRÉHISTOIRE »

Dans la petite cité quercynoise de Cabrerets, M. Catoire, secrétaire d'Etat à la Santé publique, entouré de parlementaires du Lot, présidait récemment à l'inauguration des nouvelles installations des grottes du Pech-Merle, fleuron français de la préhistoire.

Découvertes en 1922 par deux petits bergers du pays, André David et Henri Dutertre, ces grottes se présentent sous l'aspect d'une série de salles s'étendant sur plus de 600 mètres. Grâce au concours de l'éminent paléologue et préhistorien qu'est le chanoine Lemozi, curé de Cabrerets, et de M. Bessac, député du Lot, grâce aussi à la générosité éclairée du propriétaire du château de Cabrerets, M. Jean Lebaudy, de nouvelles galeries ont été prospectées et aménagées dont les splendeurs apportent une intéressante contribution à la connaissance de nos ancêtres.

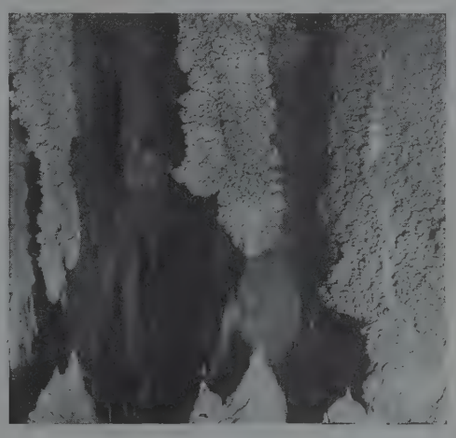
Refuge des animaux et des hommes, cette grotte du Pech-Merle est, en effet, l'un des plus émouvants monuments qui nous ont été révélés de cet art pictural de la préhistoire, d'une intensité d'expression et d'une pureté de lignes qui parfois déconcertent. Aussi l'a-t-on qualifiée de « chapelle sixtine de la préhistoire ». L'homme paléolithique n'y a pas seulement laissé les traces de ses pas, mais sur les parois rocheuses figurent maintes représentations graphiques de ce qu'était sa vie : chasseurs à l'arc, matrones aux formes amples y côtoient une faune abondante et riche : mammouths aux abondantes toisons, bœufs musqués, ours, sangliers, biches, chevaux étranges, voire même un énorme brochet. Les mains humaines dessinées au pochoir sur la roche témoignent d'ailleurs d'affinités très nettes avec le style archaïque que l'on discerne dans certaines grottes des Pyrénées. Ajoutons que les salles souterraines du Pech-Merle abondent en richesses naturelles : colonnades aux reflets de pierres précieuses, torsades finement ciselées, coraux ambrés et rutilants, champignons mystérieusement suspendus, fleurs fantastiques, festons et rideaux de dentelle cristallisée.

Certaines salles ne sont accessibles qu'aux spécialistes des expéditions souterraines. Mais aussi quel enchantement pour les virtuoses de la spéléologie que d'apercevoir soudain, sous d'immenses voûtes, de nouveaux amoncellements de joyaux pétrifiés !

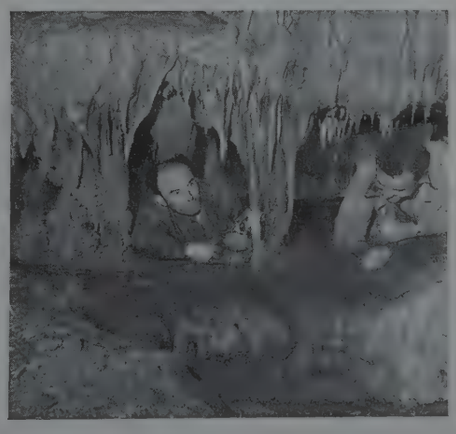
Reportage *la Dépêche*. Photographies Raillart-Loupiac.

Figuration féminine : les Déesses-mères.

Est-ce une étrange draperie suspendue ou bien l'étal d'une gigantesque triperie ?



Des stalactites bourgeonnent en d'étranges boursouflures de coraux rougeatres.



M. Bessac, député du Lot, et notre envoyé reviennent d'explorer un « goulet ».

L'ÉVÊQUE CONSÉCRATEUR, S. EXC. Mgr CESBRON, D'ANNECY, APRÈS AVOIR ASPERGÉ L'ÉGLISE POUR LA PURIFIER, FRAPPE PAR TROIS FOIS A LA PORTE AVANT DE PÉNÉTRER DANS L'ÉDIFICE, OU AURA LIEU LA CONSÉCRATION PROPREMENT DITE.

CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE D'ASSY

LE PÈRE COUTURIER DES DOMINICAINS.

LA cérémonie qui s'est déroulée le vendredi 4 août au plateau d'Assy, station sanatoriale établie face au mont Blanc, sur les pentes de la vallée de l'Arve, était, à un double titre, l'une des plus curieuses que l'on puisse voir aujourd'hui. Il n'est pas donné tous les jours, en effet, d'assister à la consécration d'une église, cérémonie aussi remarquable par sa durée (plus de trois heures et demie) que par sa complexité liturgique. Moins souvent encore il est donné de voir inaugurer un édifice aussi extraordinaire que l'église du plateau d'Assy : elle fait déjà l'admiration des milieux artistiques du monde entier par l'audace et la richesse de sa décoration, à laquelle ont collaboré les plus grands artistes de notre temps et les plus avancés. (Nous lui consacrerons dans notre numéro de Noël une étude illustrée de photographies en noir et en couleurs ainsi que d'un hors-texte reproduisant un vitrail de Rouault.)

La cérémonie était célébrée par Mgr Cesbron, évêque d'Annecy, en présence de Mgr Gillet, ex-général des dominicains, archevêque de Nice, et de Mgr Terrier, évêque de Bayonne. Le gouvernement était représenté par M. Fontaine, inspecteur général des Beaux-Arts ; la présence du préfet de la Haute-Savoie et de Mme Canet, du sous-préfet de Bonneville et de Mme Boussard témoignait de l'intérêt porté par les autorités civiles.

La grand-messe de dédicace, dite par le chanoine Devémy devant la foule des fidèles et des curieux et chantée par les dominicains, constituait en fin de matinée la partie accessible et spectaculaire de la cérémonie. Mais il fallait, en fait, être présent dès 6 h. 30 pour comprendre que cette messe était le couronnement d'une cérémonie d'un symbolisme émouvant et profond.

Sur les murailles douze croix ont été peintes ; douze cierges placés à leur tête symbolisent les apôtres, fondement d'une communauté de fidèles. Revêtu de ses ornements pontificaux, portant la crosse et la mitre, l'évêque scelle des reliques dans l'autel, rappelant ainsi que « certains ont affirmé leur foi au prix de leur vie ». Sur le pavé de l'église il trace ensuite, en forme de croix, les alphabets grec et latin pour signifier que l'Eglise est catholique, c'est-à-dire universelle. Il procède alors par trois fois à l'aspersion de l'édifice pour le purifier, puis frappe à la porte (par trois fois également) pour exprimer que la lutte contre le « mauvais » ne va pas sans souffrances. L'église et l'autel en particulier sont consacrés par les signes de croix que l'évêque trace à l'eau et à l'huile sur les douze croix du bâtiment et les cinq taillées dans la pierre de l'autel. Celui-ci doit être indestructible : on essaye donc de le brûler. Le chant des litanies des saints, enfin, relie dans la même unité les élus du ciel et les hommes... la première partie, et la plus importante, de la cérémonie religieuse se termine : la messe d'offrande va pouvoir être chantée dans l'église désormais *consacrée*.

Lorsque, vers midi, le flot des fidèles s'écoule pendant que les autorités

religieuses et civiles se rendent à un repas offert en leur honneur au sanatorium Martel-de-Janville, on peut alors, dans l'église rendue au silence, procéder à une autre communion : celle de l'art.

Le développement croissant de la station sanatoriale (elle compte aujourd'hui près de trois mille lits) avait, vers les années 1936, fait sentir la nécessité d'une paroisse autonome. Celle-ci fut confiée aux dominicains, le chanoine Devémy, aumônier du sanatorium de Sancellemoz, étant chargé de la construction d'une église.

Mais, l'édifice une fois achevé sur des plans de l'architecte Maurice Novarina, le problème de la décoration se posa au chanoine Devémy. Il aurait pu sacrifier aux traditions sulpiciennes. Il préféra, au contraire, se tourner vers un art apparemment peu religieux en essence, mais valable esthétiquement, et s'adresser à ses représentants les plus qualifiés. Retracer les étapes d'une longue lutte au terme de laquelle le chanoine Devémy parvint à compléter la décoration de son église en l'organisant autour d'une demi-douzaine de chefs-d'œuvre authentiques nous emmènerait trop loin aujourd'hui. Qu'il nous suffise de souligner que Fernand Léger a conçu pour la façade une somptueuse mosaïque ; que Rouault a offert cinq vitraux ; Bazaine, trois ; qu'un tableau de Bonnard orne la chapelle de droite, faisant pendant, à gauche, à un *Saint Dominique* de Matisse (peinture sur céramique) ; que Braque a sculpté une porte de tabernacle et Germaine Richier, un Christ d'une extraordinaire beauté (on ne peut le voir sans évoquer les grands chefs-d'œuvre du moyen âge) ; que Lurçat, enfin, a fait tisser une tapisserie de 56 mètres carrés (elle orne le chœur, et son thème figuratif développe le douzième chapitre de l'*Apocalypse*).

Certaines œuvres emporteront sans doute moins facilement l'adhésion des amateurs éclairés. L'église d'Assy constitue néanmoins un des plus étonnants ensembles de l'art contemporain.

Nos lecteurs et abonnés pourront s'en convaincre lors de la publication de notre numéro de Noël. Mettant en présence, par le texte et l'image, la basilique de San Zeno de Vérone, complète dès le XII[e] siècle, et Notre-Dame-de-Toute-Grâce du plateau d'Assy, il montrera que, si huit siècles les séparent, ces deux églises n'en sont pas moins unies et que l'édifice ultra-moderne d'Assy continue, en fait, une tradition.

M. F.

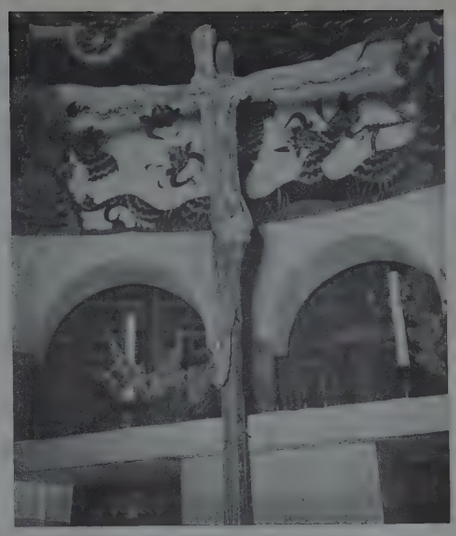
Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

« Saint Dominique », peinture de Matisse.

La consécration de l'autel, centre de l'église, est une véritable cérémonie : sous la pierre l'évêque scelle des reliques de martyr, puis il consacre la table par des signes de croix tracés avec l'eau et l'huile et la soumettra a l'épreuve du feu.

De sa crosse l'évêque trace les alphabets grec et latin, symboles de la catholicité.

Les douze croix sous les douze cierges symbolisent les apotres, fondement de l'Église.



« Christ en croix », de Germaine Richier.

La consécration achevée, la première messe pontificale pourra être célébrée a Assy.

La sortie de la messe de Notre-Dame-de-Toute-Grace, après la consécration.

VICHY EST AVANT TOUT UNE VILLE DE CURE : AUSSI L'HEURE DU VERRE D'EAU CONNAIT-ELLE UNE GRANDE AFFLUENCE. MAIS CELLE DE L'APÉRITIF SERVI PAR PETITES TABLES EST BIEN SAVOUREUSE.

LA GRANDE SAISON DE VICHY...

Vous partez pour Vichy ? me dit cet ami parisien à qui je faisais part de mes projets. Evidemment, par la route ?

— Mais non, car alors je ramperais — au moins quatre heures et demie — tandis que par le train, la micheline de 8 heures du matin, j'arrive pour le porto à 11 h. 30, battant tous les records. »

Et c'est ainsi que je débarque au seuil de l'Auvergne, après un voyage éclair qui ne m'a même pas laissé le temps de savoir quel était l'assassin du roman policier que j'avais ouvert en quittant la gare.

Des fleurs, des sourires, un joli ciel mi-parti qui joue au ciel de l'Ile-de-France. Au parc, des curistes bavardent autour des buvettes ou s'allongent sagement au fond d'immenses fauteuils de paille. M. Jean Marie, président de la Compagnie Transatlantique, qui est un gastronome — il prononça l'an dernier au Club des Cent une exquise allocution sur la cuisine à la mer — flâne autour des corbeilles. Mais sans doute n'y a-t-il aucun lien entre l'abus de la gastronomie et Vichy, et le président vient-il simplement se délasser en attendant le coup de feu du départ du *Liberté*... Mlle Béatrice Bretty, plus en forme que jamais, fait du footing en méditant peut-être sa prochaine création au Français. Et l'on me signale, discrètement, en deux groupes — symboles de l'Union française — la princesse Aïcha, fille du bey de Tunis, qu'accompagne sa belle-sœur, la princesse Saffia, et, non loin de là, le président du Conseil vietnamien, M. Tran Van Hu, énigmatique et souriant selon la plus pure tradition orientale.

L'après-midi — après un déjeuner arrosé de saint-pourçain, ce vin blanc de Loire vif, sec et fruité, dans le cadre fleuri du golf — un concours d'élégance automobile nous ramène au jardin du Casino, où le jury siège, pénétré de ses responsabilités, entre un speaker vibrant et la radio. Toilettes et jolies femmes alternant avec les rouges géraniums, sous les marronniers, taillés et stricts, dont les branches délimitent dans le ciel des allées d'un bleu profond, coupées çà et là de nuées voyageuses.

Cependant, les autos défilent une à une, lentement, virant autour d'une corbeille que le speaker a baptisée le « pot de fleurs ». Arrêt devant le jury, descente de voiture des concurrentes, un petit tour à pied et... toc ! les jurés pointent leur

QUELQUES-UNES DES ATTRACTIONS QUI FONT LE CHARME DE VICHY : UNE PISCINE ÉQUIPÉE DE FAÇON MODERNE, UN TERRAIN DE GOLF, UN HIPPODROME OU CHAQUE ANNÉE SE DISPUTENT DE GRANDES COURSES.

S. M. l'empereur Bao Dai est un habitué de la grande station thermale du Massif Central...

... fidèle aussi est le grand vizir El Mokri.

Au récent concours d'élégance automobile, Mlle Paquita Dutel, revêtue d'une robe « a la Belle Epoque », a remporté le grand prix de la rétrospective ; Mme Ribas, le trophée d'élégance, et le grand prix pour voitures de grosse cylindrée fut attribué a Mme Zohra Chérif (Egypte).

note sur le programme. Beaucoup de jeunes filles et quelques jeunes femmes — robes d'après-midi, grands chapeaux — et des voitures superbes : Lancia, Talbot, Cadillac, Delahaye, Jaguar, Studebacker, Hudson, etc. En tout plus de quarante participations. Il y eut même un car, fleuri de sportives, un break de chasse Chevrolet avec ses chiens et ses sonneurs de trompe et — souvenir historique — une Grégoire 1899, haute sur roues, pétaradant, conduite par Mlle Paquita Dutel, en robe et chapeau de la Belle Epoque. Dix nations étaient représentées, et une concurrente arrivait à l'instant tout exprès de Cannes.

Le soir, au Casino, le maître Karl Elmendorff conduit avec flamme un festival Strauss et Wagner — les deux Richard — et nous entendons, pour la première fois en France, les suprêmes pages qu'écrivit en 1848, en Suisse, l'auteur de *Salomé* et de *Don Juan*.

Les amateurs de musique sont d'ailleurs gâtés. Après *Othello*, c'était hier, à l'opéra du Casino, *Mona Vanna*, demain *Boris Godounov*, plus tard *Orphée* et samedi, clou de la Saison, *Tristan et Isolde* en allemand, sous la direction de Karl Elmendorff. Une Saison particulièrement brillante, mais qui représente 100 millions de dépenses...

Vichy a retrouvé ses foules d'avant guerre — plus de 100.000 curistes et touristes l'an dernier — et, après quelques jours d'arrêt à la suite des événements de Corée, la Saison reprend, racée, élégante, comme au temps de ce *Monteciel*, raja des Grandes Indes, dont Paul Morand dans un livre récent, situé à Vichy, nous conte les extraordinaires aventures.

Paul-Emile Cadilhac.

Karl Elmendorff conduisait l'orchestre pendant la représentation de « Tristan et Isolde ».

Après la remise de la coupe de golf Cinzano, la marquise de Caumont La Force et M. Baugnies, président de la Compagnie Fermière.

Au referendum cinématographique, Francen fut classé premier acteur français pour son interprétation dans « la Nuit s'achève ».

A l'issue du récital qu'il a donné au Grand Casino, Maurice Chevalier, qu'accompagnait Lady Patachou, la nouvelle vedette de la chanson, est poursuivi par les chasseurs d'autographes.

Lors du vernissage de l'exposition Monique Lancelot, Serge Lifar, le célèbre danseur et chorégraphe, a dédicacé son livre « Traité de la danse » a ses admirateurs.

UNE CRÉATION A VICHY

Si la Saison théâtrale 1949-1950 a été dans l'ensemble fort médiocre, peut-être en faut-il accuser l'excès de centralisation qui veut que, pour un auteur dramatique, il ne soit de salut qu'à Paris. On sait trop ce que sont devenus les théâtres parisiens. Tel directeur loue sa salle au plus offrant et se désintéresse des spectacles que le locataire y présente, pourvu qu'on lui paie son loyer. Tel autre n'acceptera de monter une pièce nouvelle que si une subvention publique — par l'organe de la Direction des Arts et des Lettres, ou privée — et c'est la porte ouverte à tous les abus — couvre ses frais.

Conscient de cette situation désastreuse, M. André Lang, l'excellent auteur des *Trois Henry*, soutenu par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, a décidé de créer « la Foire aux pièces ». Il s'agit d'une commission d'auteurs chargée de lire les manuscrits qui lui sont soumis, de retenir les bons et d'user de son autorité non pas pour les imposer, mais pour appeler sur eux l'attention des directeurs inquiets de leur budget et conscients de leur rôle.

Dans le même temps, la direction du Casino de Vichy décidait, avec le concours de notre confrère *Opera*, d'instituer un concours de littérature dramatique, dont le lauréat verrait son œuvre créée au théâtre des Fleurs. L'occasion était bonne d'éprouver la commission de « la Foire aux pièces ». Après avoir examiné plus de cent cinquante manuscrits, celle-ci retint *le Café de Pomone*, de M. Michel Perrin, la première comédie d'un auteur de trente ans.

Cette pièce a été montée avec un grand soin. Le théâtre des Fleurs de Vichy dispose non seulement d'une troupe régulière, qui comprend des éléments de qualité, mais il fait appel, le cas échéant, à des vedettes propres à rehausser encore la distribution. Il a aussi son atelier de décors et son costumier.

Si, malgré tant d'avantages, la création du *Café de Pomone* ne peut pas être considérée comme un événement dramatique, on a le droit d'affirmer que les organisateurs n'ont cependant rien épargné pour qu'il en fût ainsi. Et, sans vouloir être le moins du monde désagréable à M. Michel Perrin, qui est un jeune auteur fort sympathique, je dirai même que, par delà cette création d'un jour, le seul fait qu'elle ait pu être menée à bien revêt déjà une extrême importance. Le Casino de Vichy est résolu à poursuivre l'an prochain l'action inaugurée cette année. D'autres scènes de province l'imiteront ; et peut-être sera-ce là le commencement d'une décentralisation rationnelle qui dégagerait notre théâtre de l'ornière où il s'enfonce toujours davantage.

Yves Gandon.

Maurice Escande du Théâtre - Français.

Michel Perrin et Roger Gaillard.

Roger Gaillard au « Café de Pomone ». A gauche : F. Ferras et Joëlle Janin.

PETITES CHRONIQUES

UN NOUVEL ACCORD AÉRIEN

M. Jean Basdevant, chargé d'affaires à l'ambassade de France au Canada et M. Lionel Chevrier, ministre des Transports du gouvernement canadien, ont signé le 1er août, à Ottawa, une nouvelle convention aérienne. Désormais, la route aérienne Paris-Montréal sera ouverte simultanément aux appareils d'Air-France et à ceux d'Air-Canada.

UN CONGRÈS DES MISSIONNAIRES FRANÇAIS

Les missionnaires français qui exercent leur activité à l'étranger, principalement dans les pays d'Extrême-Orient, viennent de tenir un congrès au séminaire de Bièvres, en Seine-et-Oise. C'est la première fois depuis vingt ans que se rencontrent ces envoyés — dont on sait le dévouement inlassable. Les événements qui se déroulent actuellement

dans le Sud-Est asiatique mettent l'accent sur les risques qu'ils doivent assumer pour accomplir leur apostolat dans des pays où une agitation xénophobe se manifeste parfois sous ses formes les plus violentes. La plupart de ces missionnaires n'étaient pas venus en France depuis de nombreuses années — tel le Père Hervé, missionnaire à Osoka (Japon), qui n'avait pas revu son pays depuis cinquante-trois ans.

RETOUR DE MISSION

Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault, que l'on voit ici au départ de Buenos-Aires avec le chargé d'affaires de notre ambassade en Argentine, viennent de ramener à Paris leur « compagnie » après deux mois d'une tournée en Amérique latine au cours de laquelle, de Marivaux au *Procès*, l'enthousiasme du public sud-américain ne s'est pas refroidi un instant.

Ambassadeurs du théâtre français, ils sont satisfaits des résultats de leur mission, et « prêts, disent-ils, à recommencer ».

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ALLEMAGNE

Pierre Lafue, *Histoire de l'Allemagne* (Flammarion, 588 pages). Un ouvrage de fond, qui va des origines du monde germanique à l'écroulement du nazisme. Lors de leur irruption dans l'histoire, les Germains sont déjà en possession d'une cosmogonie où ils puisent la certitude d'une ascendance divine. Jamais, dit l'auteur, aucun peuple n'aura été aussi convaincu d'incarner ici-bas les forces surnaturelles dont il se prétend le porte-glaive. Au quatrième siècle avant J.-C. le Marseillais Pitheas parle déjà de ces tribus d'hommes aux cheveux rouges et aux yeux bleus qui se déplacent avec leurs devins et leur chaudron sacré ; il vante leur hospitalité, mais déplore leur cruauté dès qu'ils brandissent les armes. L'Allemand restera, dans l'ensemble, identique aux guerriers dont l'âme a été modelée par des légendes.

A l'avènement de Charlemagne, l'Allemagne semble sur le point d'être absorbée dans une entité politique plus vaste où disparaîtraient également les Etats qui furent la France et l'Italie. Mais le conflit ouvert par la succession de l'empereur forge, au contraire, l'unité respective des trois peuples. « Sans l'avoir voulu ni su, Charles est l'instrument d'une nouvelle Europe où l'universalisme d'un bref âge d'or apparaîtra bientôt aussi inconcevable que le retour au particularisme des temps primitifs ».

Toute l'histoire d'Allemagne se déroule ici dans une vaste synthèse où les deux courants du germanisme, l'un anarchique, l'autre hégémonique, prennent tour à tour le dessus, laissant l'impression d'une nation toujours inachevée.

L'auteur conclut que l'Allemagne ne peut plus guère aujourd'hui, aspirer au premier rôle, mais qu'il lui reste la possibilité de faire un jour pencher la balance des forces, et reconquérir par là une sorte de prépondérance. D'où la nécessité de ne point contrarier son évolution naturelle, si on souhaite lui épargner l'ascension d'un nouveau Siegfried.

LA FRANCE D'HIER :

Patrick Heidsieck, *Lyautey* (Mame, 160 pages). Ce premier volume d'une collection « Servir la France » est un portrait d'une rayonnante spiritualité écrit par un témoin des derniers jours du grand soldat. Il résume toute la vie de Lyautey dans un verbe qui sonne haut et clair : « agir ». Le devoir rédigé à Saint-Cyr par Lyautey sur ce thème, l'enthousiasme, éclaire par anticipation toute son œuvre. La définition du « chef », de la forme personnelle du commandement, emprunte son relief à des citations d'une frappe saisissante.

Portrait plutôt que biographie, le livre s'achève sur le « soir de l'action » : l'adieu au Maroc, la retraite partagée entre la rue Bonaparte et la terre lorraine, au pied de la colline inspirée, l'Exposition coloniale, dernière réussite d'une vie qui les avait accumulées. Et cette boutade magnifique de Lyautey, lancée comme un défi à l'adresse d'un destin sans cesse affronté : « J'ai raté ma vie ! »

Ces pages frémissantes de compréhensive tendresse font battre pour nous le cœur de Lyautey, balançant perpétuellement entre la méditation et l'action et cherchant au delà « cette unité mystérieuse de l'être en qui il n'y aurait plus de partage ».

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

In memoriam

Jacques-Dalcroze, né à Bienne en 1865 (Jean-Jacques illustra cette petite ville), disparaît alors qu'on allait fêter son quatre-vingt-cinquième anniversaire. Faut-il rappeler que l'inventeur de la gymnastique rythmique fut un authentique créateur de folklore et laisse un trésor de chansons populaires d'une extraordinaire diversité ? Mélodiste raffiné — ses duos de Paul Fort sont d'une grâce exquise — il n'en réussit pas moins dans les grandes formes musicales. Ce maître fut aussi le plus grand théoricien moderne du rythme ; sa méthode reste la seule tentative contemporaine rejoignant la rythmique grecque antique. Erudit, poète, philosophe, pédagogue (il était professeur au Conservatoire de Genève) Dalcroze avait gardé la fraîcheur d'âme et l'enthousiasme des purs artistes. Sa mort attriste sans bruit la Suisse et la France musicales.

Par contre, le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Erik Satie commémoré pieusement par Arcueil, dernière résidence d'un des enfants les plus originaux du siècle, réveille d'anciennes querelles. Idolâtres et détracteurs élèvent la voix ; les neutres ont peine à se faire entendre.

Y a-t-il encore un problème Satie ? On sait qu'avant de cultiver l'humour il prit la musique très au sérieux ; mais il aurait, à l'en croire, opté pour les pitreries quand Debussy lui déroba ses découvertes ; il serait alors devenu et demeuré le farceur incorrigible des *Préludes flasques, des Etudes en forme de poire* et des *Embryons desséchés*. Cette attitude fut-elle réellement volontaire ? Quant à l'efficacité d'un humour auquel s'oppose la troublante exception de *Socrate* où, pour une fois, le pitre redevient sérieux, c'est encore une interrogation. Pour ma part, quitte à m'attirer les foudres des extasiés, j'avoue trouver les œuvres infiniment moins drôles que leurs titres, qui d'ailleurs m'amusent un peu... je le déplore, mais cette blague à froid me laisse froide. Il reste à savoir qui, du musicien de *Pelléas* ou de celui des *Gymnopédies*, fut le réel innovateur. Mais si l'histoire peut l'établir — et sur ce point Satie risque d'être battu — le public s'en préoccupe-t-il ? Entre *l'Après-Midi d'un faune* et *Parade*, son choix est fait. Il serait injuste, toutefois, de minimiser l'importance de Satie, ou plutôt l'influence que cet esprit intuitif, curieux exerça sur ses contemporains : il amusait, intriguait, déroutait. Il subsiste, pourtant, du mystère en lui, et c'est peut-être du côté du drame. Dans les dernières années, à Arcueil, il se murait, interdisant sa porte à quiconque, sous peine de brouille définitive ; après sa mort, Robert Caby — le disciple et l'ami au dévouement sans limite — pénétra dans la retraite qu'on croyait un temple : or le temple était un horrible taudis étalant sans pudeur les secrets d'une incroyable misère dont les détails, que Robert Caby nous a contés, expliquent le drame de Satie. C'est l'avis de mon éminent collaborateur Marc Pincherle, avec qui j'eus l'occasion de reconsidérer de près Satie, l'homme et l'œuvre, lors d'une récente émission radiophonique, et c'est aussi le mien : sous le masque du pitre, Satie dissimulait le délire, l'angoisse affreuse où il sombrait ; auprès des quelques amis qu'il acceptait de voir au dehors, il passait encore pour un excentrique dont les fantaisies croissantes n'étonnaient plus ; au retour, seul chez lui, il redevenait la proie de ses hallucinations ; ses papiers, ses murs en portent la marque en inscriptions tragiques. Satie était-il descendu dans la nuit avant que l'emportât la nuit éternelle ? Ce serait alors la réponse et la conclusion qui mettraient chacun d'accord.

L. MAURICE-AMOUR.

Le vainqueur Kubler, entre Ockers (à gauche) et Bobet.

LE 37e TOUR DE FRANCE

« J'avais juré de remporter la grande épreuve. Maintenant que c'est chose faite, j'ai peine à y croire », a déclaré le Suisse Ferdinand Kubler en terminant lundi dernier le traditionnel « tour d'honneur » du Parc des Princes.

En fait, au cours des vingt-deux étapes qui s'étaient succédées depuis le 13 juillet, les péripéties n'avaient pas manqué, de l'abandon de l'équipe italienne aux « effets de panache » de Louison Bobet — 3e au classement général — en passant par les « erreurs » de Jean Robic.

Le public parisien sut faire au champion suisse une ovation méritée.

Un des « plaisirs » du Tour...

LE POLO A DEAUVILLE

En l'honneur de nos hôtes de l'Amérique latine, se sont déroulées à Deauville les épreuves des *Coupes d'or* de polo.

L'équipe franco-espagnole remporte, par 6 buts à 2, la victoire, sur les « Cibao la Pampa ». Sur notre cliché, S. E. M. Hector

Madero, ambassadeur d'Argentine à Paris, M. le duc de Gramont, président des polos de Deauville et S. E. de Souza Dantas, ancien ambassadeur du Brésil à Paris remettent leur récompense aux vainqueurs : MM. H. Couturié, J. Echavarrieta, Errer (Elie de Rothschild) et R. Echavarrieta.

LES FOIRES DE TURIN

Trois expositions simultanées seront ouvertes du 30 septembre au 19 octobre prochain à Turin. Outre la dixième « Foire de la Mécanique » — tradition du grand centre industriel italien — on remarquera surtout la seconde « Exposition des échanges occidentaux ». Le thème général en est : « L'accroissement des échanges commerciaux transalpins. » Une importante participation américaine est annoncée d'autre part dans le domaine des matières plastiques. Enfin, troisième manifestation, « l'Exposition des techniques cinématographiques » comportera un « Congrès de la photo en couleurs ».

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Berlioz est surtout connu par ses œuvres magistrales, et réputé pour la fougue de son inspiration et la puissance qui se dégage de ses pages maîtresses, dont les phrases déferlent comme un torrent impétueux. Il existe pourtant une autre face de son talent, tendre celle-là, et non violente. Les mélodies écrites d'après Théophile Gautier pour la plupart, et que l'excellente cantatrice Antoinette Largillière a chantées avec une douceur extrême, en témoignent. Elles valent d'être très souvent écoutées. Au même concert, Gisèle Khun et J. Dumont donnèrent une interprétation particulièrement émouvante de la sonate pour piano et violon, qui semblait d'une attachante souplesse. La formule des séances de musique de chambre diffusées par T. S. F. est l'une des meilleures à retenir. La pureté d'une écriture châtiée, l'élégance d'un style qui ne vise pas à l'effet sont à la base de cette réussite radiophonique. Les pensées intimes introduites dans les pages destinées à un public restreint se révèlent, par une curieuse ironie du sort, les plus propres à charmer un nombre élevé d'auditeurs, essaimés, il est vrai, à travers le monde. Ils sont individuellement atteints dans le calme du foyer...

Une cantate pour soprano, ténor, baryton et orchestre a été créée sur les ondes. Elsa Barraine est l'auteur de la musique de cette *Poésie ininterrompue* qui n'est pas sans grandeur. Certains passages se déploient avec une souveraine majesté ; d'autres s'imposent, vigoureux, étrangement incisifs, parfois même douloureux. Beaucoup de qualités diverses se font jour dans cette œuvre d'une grande richesse de substance. D'une inspiration généreuse, elle n'offre qu'un petit inconvénient, mieux supporté par le théâtre que par la radio : le sens des paroles ne parvient pas intégralement à l'auditeur non averti. Aucune planche de secours à espérer dans ce cas-là, puisque la mimique des acteurs échappe complètement à ceux qui ne bénéficient pas encore de la télévision. Le théâtre wagnérien, évidemment, a recours à des chanteurs qui s'expriment avec éclat, souvent de manière grandiloquente, mais c'est une technique toute particulière, et le maître de Bayreuth s'accommoderait fort mal des progrès du XX^e^ siècle. On doit maintenant pratiquer une politique des ondes et réaliser là un projet cher au cœur de certains musiciens : l'exécution à deux ou trois reprises différentes d'une partition nouvelle afin que personne ne risque de porter un jugement trop hâtif sur un morceau de prix dont il est nécessaire de bien s'imprégner avant de pouvoir émettre une opinion valable.

W.-L. LANDOWSKI.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Un comité belge a offert à l'église de Notre-Dame des Victoires, à Paris, une plaque de lave émaillée reproduisant la statue miraculeuse de Notre-Dame de Montaigu, une des madones les plus populaires du Brabant belge. Déjà, sous Louis XIII, avant que le sanctuaire fût consacré à Notre-Dame des Victoires, en exécution du vœu royal, une réplique de Notre-Dame de Montaigu était vénérée en ce lieu par les Parisiens. S. E. le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique, et de nombreux représentants de la colonie belge de Paris entouraient les donateurs.

Les conférences Saint-Vincent de Paul de France et de l'étranger viennent de tenir à Paris leur assemblée générale annuelle. Cette association, qui compte plus de deux cent mille membres, répartis en soixante-dix nations, et qui se consacre à la visite des pauvres à domicile, a été fondée à Paris par Frédéric Ozanam.

A Saint-Amand-les-Eaux (Nord) vient d'être inauguré un musée original : le « musée de la Cloche », où figurera notamment le célèbre carillon de l'abbaye de Saint-Amand, dont un patient chercheur est enfin parvenu à reconstituer le mécanisme.

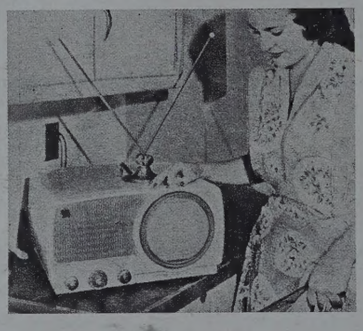
Comme chaque année depuis 1467, les habitants de Roquebrune, dans les Alpes-Maritimes, ont suivi la procession de Notre-Dame-des-Neiges, en accomplissement du vœu de leurs ancêtres, qui avaient été protégés contre la peste par une miraculeuse intervention. Cette procession, qui évoque les différentes scènes de la Passion, attire toujours une très nombreuse affluence le long des rues tortueuses de la petite « cité ».

« LA BELLE ÉPOQUE » A MONTFORT-L'AMAURY

Dans le cadre de la « Saison », la Commune libre de la Butte Montmartre s'est rendue en grande pompe « 1900 » en la ville de Montfort-l'Amaury pour « un dimanche à la Belle Epoque ».

Muse, grisettes, rapins, dandys, garde champêtre et tambour de ville avaient quitté Paris en « teuf-teuf », accompagnés des vedettes de *Gigi*, de *l'Ingénue libertine*, du *Silence est d'or*... et d'une foule de suiveurs. Une panne durant la traversée de Versailles retarda quelque peu le cortège, qui arriva à temps cependant pour donner une *Revue de Montmartre* dans le théâtre de verdure de la charmante cité de Montfort après un brillant déjeuner.

NOUVELLES INVENTIONS

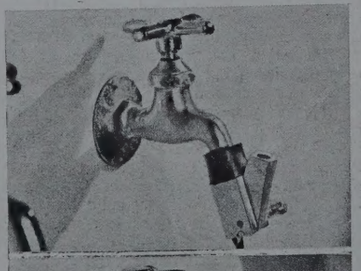


Une cuisine confortable...

De l'avis de son inventeur, la « télévision portative » doit faciliter le travail de la ménagère. D'un poids de 10 kilos environ, de dimensions réduites, l'appareil est peint au Ripolin blanc pour s'harmoniser avec l'émail d'une cuisine-laboratoire moderne.

On annonce d'ailleurs la mise en vente prochaine d'un appareil plus perfectionné encore : la « cuisinière-télévision ». Il s'agit d'une cuisinière électrique à l'intérieur de laquelle est monté un récepteur, l'image apparaissant sur l'écran derrière les foyers, entre les boutons de commande.

Quant à l'instrument ci-dessous, il est destiné à Monsieur et lui permet de « boire au robinet », au moyen d'une simple pression du doigt sur le brise-jet à bascule.



Ouvre-boîte perfectionné

Ce nouvel ustensile ouvre les boîtes de conserve, dévisse les bouchons des flacons, arrache les capsules des bouteilles, à la cuisine, et sert de casse-noix et noisettes.

Particularité originale : il est — assure-t-on — incassable, parce qu'il ne comporte aucune roulette, et inusable, car il s'affûte automatiquement.

Une nouvelle « radio de poche »

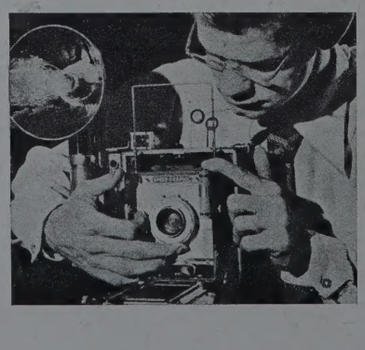
Les médecins de New-York utiliseront prochainement un minuscule récepteur de radio — 170 grammes — conçu spécialement à leur intention. Relié à un émetteur branché sur le central téléphonique de la ville, il permettra, enfin, aux praticiens de se rendre au cinéma ou au stade... tout en restant à la disposition des malades.

Pour les chasseurs d'images

Les appareils de prise de vues se modernisent sans cesse. Témoin cette petite invention adaptée à un appareil américain.

Une minuscule lampe électrique montée près de l'objectif et actionnée par une pression du doigt facilite la mise au point d'une « photo de nuit » en éclairant les chiffres des cadrans.

C. T.



ACTUALITÉ JURIDIQUE

Dommage de guerre... Guère de réparation

J'ai, dans une chronique déjà vieille de trois ans (1), analysé la législation touchant la réparation des dommages de guerre. J'indiquai qu'après avoir (art. 2 et 5) proclamé bien haut le droit du sinistré ou du spolié à une *indemnisation totale* la loi du 28 octobre 1946, faisant aussitôt machine arrière, fixait (art. 4) au chiffre de 200.000 francs le « plafond » provisoire de l'indemnité. Pour le surplus, il fallait attendre une fixation nouvelle.

Or voici qu'une loi toute récente, du 4 juin dernier, a substitué au chiffre de 200.000 francs celui de 300.000 francs. Voilà de quoi réjouir le cœur des sinistrés. Mais — car, comme dans *l'Aiglon*, il y a un mais — lisons la fin du texte : « Toutefois, ces dispositions ne seront appliquées qu'après le règlement sur la base de 200.000 francs des sinistres au-dessus de 50 %. »

Autrement dit, une fois de plus, la loi, avec une pirouette désinvolte, retirait d'une main ce qu'elle accordait de l'autre.

Cependant, renseigné sur le droit, je voulus connaître le fait. J'allai donc trouver, en son bureau du baraquement administratif, construit à grands frais, l'honorable fonctionnaire compétent. Il m'accueillit avec son amabilité coutumière, et dans le regard ce je ne sais quoi d'ironie qui eût ravi Courteline. Après un préambule prudent :

— Que faut-il penser du délai d'application de l'article 5 de la loi nouvelle ?

— Qu'entendez-vous exactement par là ?

— Je veux dire : au bout de combien de temps — jours, semaines ou mois — voyez-vous réalisée la condition préalable de la satisfaction obtenue par les sinistrés de plus de 50 % ?

Semblable à la Pythie antique, mon aimable interlocuteur parut demander l'inspiration à la fumée de sa cigarette ; puis, avec un geste vague.

— Peut-être une année... peut-être deux...

J'étais fixé. En me retirant, après avoir remercié, je me remémorai le vers du bon La Fontaine :

Mes arrière-neveux me devront cet ombrage...

P.-L. R.

(1) Voir nos numéros des 25 janvier et 4 février 1947.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Victor Hugo : *Poésies* (collection Le Flambeau, Hachette).

Nous avons déjà signalé la qualité de cette collection qui met à la portée du public les textes de nos grands écrivains en d'élégants volumes de présentation soignée et de prix réellement modéré. Elle s'est enrichie, il y a peu, du *Théâtre* de Beaumarchais, précédé d'une préface vive, élégante et substantielle de Gérard Bauër. Voici maintenant des *Poésies* de Victor Hugo, heureusement choisies par Marcel Arland. Il y a joint en guise d'introduction une étude sur l'œuvre immense du poète qui apporte en peu de pages de précieux aperçus.

A ces grands noms de la littérature française viendront bientôt s'ajouter ceux de La Bruyère, de M^me^ de Sévigné, de Pascal, de Vigny. C'est assez dire l'importance de l'effort accompli par les éditeurs de la collection Le Flambeau.

L.-M. Chassin : *Anthologie des classiques militaires français* (Charles-Lavauzelle et C^ie^).

Le général Chassin a réuni les pages qui lui ont paru les plus remarquables de onze écrivains militaires éminents, de Montluc à Vauban, du maréchal de Saxe à Carnot, de Napoléon à Foch, et pour les contemporains : de Gaulle, l'amiral Castex et Camille Rougeron.

Tous ceux qu'intéresse l'art de la guerre trouveront dans ce livre un condensé de la littérature militaire française, qui est à juste titre célèbre.

ERRATUM

Une erreur malencontreuse, dont nous nous excusons, s'est glissée dans notre numéro du 12 août. Nous représentions le prince Baudouin à bord de l'avion qui le ramenait en Belgique ; le prince voyageait, en effet, dans un avion distinct de celui qui ramenait le roi Léopold à Bruxelles.

LE BRIDGE (N° 78)

ÉTUDE N° 64

♠ 3
♡ A D
◇ V 6 5 4
♣ A R D 10 9 8

entame : ♠ 10 — NORD / OUEST EST / SUD — ♡ 5

♠ A R D V 4 2
♡ R V
◇ R D 8 3 2
♣ ...

Sud joue 6 sans-atout. Ouest entame du ♠ 10 et Est, n'ayant pas de ♠, joue le ♡ 5. Plan de jeu ?

Le jeu d'une couleur de 8 cartes par A R V (suite 5).

Si le 10 est parmi les 8 cartes, il est très rare que l'impasse ne soit pas la meilleure tactique. Naturellement la question reste réservée de savoir si cette impasse doit être faite immédiatement, ou seulement après avoir joué l'as ou le roi.

Les exceptions sont certaines positions avec V 10 x dans une main et A R x x x dans l'autre. Les voici.

NORD	NORD	NORD
♡ A R 8 x x	♡ A R 7 x x	♡ A R x x x
OUEST 1 EST / SUD	OUEST 2 EST / SUD	OUEST 3 EST / SUD
♡ V 10 x	♡ V 10 x	♡ V 10 x

Les x sont tous inférieurs : au 7 dans le 1 et le 3, au 6 dans le 2. Si vous pouvez perdre une levée, mais pas deux, partez d'un x de Nord au 1er tour.

Ainsi, vous ne perdrez qu'une levée si Ouest a chicane (2 %), tandis que toute autre tactique en aurait perdu deux.

Si votre but n'est pas celui que j'ai indiqué, votre tactique sera différente. Vous jouerez l'as d'abord et ferez l'impasse ensuite, sauf une exception.

Dans le 1, vous ferez l'impasse au 1er tour, en partant du valet, si vous visez un des quatre buts suivants : ne rien perdre à ♡ atout ; perdre le minimum de levées sur l'ensemble des cas possibles (par exemple votre contrat à ♡ est assuré, quoi qu'il arrive) ; faire 3 levées (au moins) à ♡ sans avoir perdu plus d'une levée à la fin de l'opération (♡ ne serait plus l'atout. Nord-Sud joueraient, par exemple, du sans-atout); faire 4 levées (au moins) à ♡, sans avoir rien perdu à la fin de l'opération (de nouveau ♡ ne serait pas l'atout).

Mais revenons à notre jeu de sécurité avec départ d'un x de Nord au 1er tour.

Il perdra souvent une levée qu'on aurait pu éviter de perdre si Ouest n'a pas chicane. La question se pose donc de savoir s'il n'est pas trop onéreux. C'est un problème d'espérance mathématique dont voici la solution.

Le jeu de sécurité s'impose dans 1 si la relation suivante est observée :
1,96 × contrat > 45,22 × trics — 1,96 chute dans laquelle : 1° contrat est la valeur totale du contrat (points de manche, dits « invisibles » + points de trics + prime de chelem si Nord-Sud ont demandé un chelem) ; 2° trics est la valeur du tric (30 pour ♠ ou ♡, 20 pour ◇ ou ♣) ; 3° chute est ce que coûte une levée de chute.

Pour 2 et 3, le jeu de sécurité s'imposera aussi si la même relation, dans laquelle on aura remplacé 45,22 × trics par 39,57 × trics, est observée.

Pratiquement donc, si vous pouvez perdre une levée mais pas deux, partez d'un x de Nord dans 1, 2 et 3, si vous jouez un chelem ; mais partez du valet pour faire l'impasse au 1er tour si vous jouez seulement un score partiel (par exemple 2 ♡) dans 1.

En cas de chelem, la forte prime d'assurance payée en partant d'un x de Nord en vaut la peine car elle vous sauvera un nombre énorme de points si Ouest a chicane.

En cas de score partiel (tel qu'une demande de 2 ♡), la prime serait trop chère et le jeu de sécurité ne serait qu'une erreur de raisonnement. Mieux vaut perdre un contrat sans grande valeur (le quart de la manche) 2 fois sur 100 que de concéder un grand nombre de fois 30 ou 20 points de trics en cédant souvent une levée qu'on aurait pu faire.

L'impasse dite « profonde ».

Il est rarissime qu'il faille faire d'emblée une impasse à une carte inférieure à la dame. En voici un exemple.

♡ A R V 8

NORD / OUEST 4 EST / SUD

♡ x x x x

Les x de Sud sont tous inférieurs au 8.

Si vous pouvez perdre une levée, mais pas deux (vous jouez par exemple 6 ♡), partez d'un x de Sud et, si Ouest met un ♡ inférieur au 8, faites l'impasse en jouant le 8, et non pas le valet.

Si Est prend le 8, jouez l'as ensuite et vous serez éclairé sur la meilleure suite à adopter.

Si, au 1er tour, Ouest a mis le 9 ou le 10 sur x, prenez de l'as car vous ne perdrez quand même qu'une levée si Est a chicane.

L'avantage de cette impasse dite « profonde » n'apparaît guère que si Ouest a ♡ D 10 9 x x (2 %).

La menace de voir Nord mettre le 8 force alors Ouest à jouer successivement son 9, son 10 et sa dame, qui sont pris successivement par as, valet et roi, de sorte que le 8 devient maître.

Si vous commettez la faute de donner d'abord le coup de sonde, c'est-à-dire de jouer l'as ou le roi avant de faire l'impasse ; ou bien de faire l'impasse au 1er tour, mais en mettant le valet (au lieu du 8) sur le ♡ inférieur au 8 joué par Ouest, l'honneur du mort n'aura pris qu'un petit ♡ à Ouest, auquel il restera encore ♡ D 10 9 x. Comme le mort n'aura plus que deux honneurs pour prendre D 10 9 à Ouest, une de ces trois cartes fera fatalement une levée, et Ouest fera la seconde levée avec son cinquième ♡.

Le jeu de sécurité est bien moins onéreux dans 4 que dans 1, 2 et 3. En effet, il ne perdra rien de plus dans 4 si Ouest a, par exemple, D sèche, etc.

(A suivre.)

André Chéron.

LA SAISON EN SUISSE

La saison d'été 1950 a bien débuté en Suisse, et les premières constatations ont permis d'établir que, si la moyenne de la durée du séjour est plutôt moins longue que les années précédentes, le nombre des visiteurs étrangers est en augmentation. La pittoresque variété des régions suisses : Léman, Valais, Oberland Bernois, lac des Quatre-Cantons, Tessin, Grisons, etc., l'affabilité des habitants, le confort des hôtels et pensions, sans oublier les grandes facilités accordées par les entreprises de transports, conservent leur très vif attrait.

La grande majorité des hôtels (80 % environ) de la Suisse appartiennent aux catégories moyenne et modeste et sont à même d'offrir des prix (chambre et pension) de 10 à 15 francs suisses par jour, chiffres qui peuvent soutenir avantageusement la comparaison avec ceux de la plupart des autres pays.

PHILATÉLIE

DEUX TIMBRES CENTENAIRES

Les timbres autrichiens ont eu cent ans le 1er juin. A cette occasion les postes de Vienne ont mis en circulation une simple vignette de 1 shilling, représentant le 2 Kreuzer de 1850 entouré d'un cadre avec les dates 1850-1950. Ce timbre a été finement gravé en noir sur jaune paille.

En Suisse, la première série de la Confédération date également de cent ans. Le type « Armoiries » des valeurs bien connues *Poste locale* et *Rayon I-II-III* a servi de sujet au 5 + 5 cent. de la série « Fête nationale » de 1950. Deux vignettes ont été réunies en un timbre gravé de grand format, légende « 1850-1950 », tiré en noir et rouge.

J. Bellay.

Septembre à LUCHON
Reine des Pyrénées
FORFAITS
Renseignements
SYNDICAT D'INITIATIVE

AGENCE MARITIME
E. FOUCHER
29, rue Tronchet, PARIS
Téléphone : ANJou 99-41 (3 lig.) — Adresse Télégraph. : FOUCHUNION
SERVICES SPÉCIAUX pour :
Amérique du Nord, Amérique centrale, Antilles, Cuba, Mexique, Amérique du Sud
Dunkerque, Le Havre, Rouen, Nantes, La Pallice, Bordeaux, Sète, Marseille

HÔTELS et VILLÉGIATURES
CÔTE D'AZUR
Gd HOT. du CAP-FERRAT « Le Paradis de la Riviera » (entre Nice et Monte-Carlo) - Tél. 250-20
Toutes les joies sportives de l'été.
ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "
HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses: 105 par sem.

OFFICIERS MINISTÉRIELS
A vendre immeuble important avec fonds Hôtel - Café - Vins - Garage - Chaux, Localité industrielle P.-de-D.
Me DUBUIS, notaire à PIONSAT - Tél. 7.

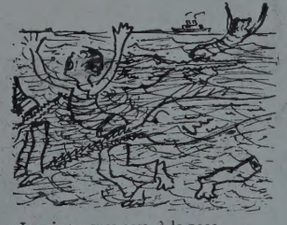
SERVICE DES DOMAINES
VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES
Le 5 Septembre à 15 h. à CANNES, Étude de Me PRAT, Notaire, 43, rue d'Antibes
70.275 ACTIONS de 100 Fr.
sur 100.000 de la Société Anonyme de :
L'HOTEL MAJESTIC
A CANNES SUR LA CROISETTE
IMMEUBLE et FONDS DE COMMERCE, 300 chambres, 181 salles de bains, 7 magasins, 1 villa, 1 grand garage public.
MISE à PRIX : 125.000.000 de Fr.
outre le rachat d'une CRÉANCE de 25.000.000 de Fr.
RENS. : Me GIRY, avoué à PARIS, 78, boulevard Malesherbes (Tél. LAB. 63-66)
Feu Me CASTEL, avoué à GRASSE (Tél. 0-13), Me PRAT, susnommé
(Tél. 904-87) DIRECTION DE NICE, Hôtel du Louvre, 20, boulevard Victor-Hugo (Tél. 819-93)

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE
LA PLUS MAGNIFIQUE de toutes les PROPRIÉTÉS existant en bord de Seine, à 30 km. de Paris, dans site agréable, est A VENDRE, nue ou entièrement et richement meublée. Pour renseignements : Ec. DUPONT, 41, rue Boulard, Paris.

UN BARDE CHANTAIT... OU LES DRAMES DE LA MER, par CAMI.

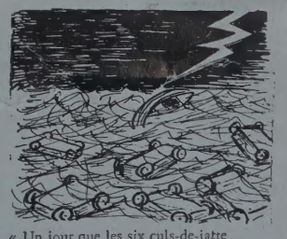
A tous les baigneurs de la plage
Le vieux barde de Kerbiniou
Chantait le récit d'un naufrage
En s'accompagnant au biniou.
« Ecoutez bien, gars de la lande,
« Et vous, baigneurs, écoutez mé,
« Je vais vous chanter la légende
« Des culs-de-jatte péris en mé !

« C'était six pêcheurs de la côte,
« Six braves garçons qui naviguaient
« Sur leur bâtiment *l'Entre-Côtes*
« Vu qu'entre les côtes ils voguaient.
« Un jour qu'ils pêchaient le « loup-phoque »
« Des poissons-scies » bien affilés,
« Du bateau scièrent la coque,
« Et lon lon laire et lon lon lé !



« Les six pauvres gars, à la nage,
« Voulaient regagner Saint-Malo,
« Mais les « poissons-scies » dans leur rage
« Scièrent leurs jambes sous l'eau !
« Un vaisseau, voyant leur détresse,
« Recueillit les six estropiés,
« Et le toubib mit, plein d'adresse,
« Les six culs-de-jatte sur pied !

« Ils revirent leurs Paimpolaises,
« Dont ils devinrent les « moitiés »,
« Et sans s'éloigner des falaises
« Les six reprirent leur métier.
« A leurs épouses, sur la rive,
« Ils disaient — adieux émouvants ! —
« On risque plus, quoi qu'il arrive,
« De revenir « les pieds devant ! »



« Un jour que les six culs-de-jatte
« Pêchaient en chœur le hareng saur
« Sur l'Océan, l'orage éclate,
« La tempête prend son essor...
« Et soudain leur barque chavire,
« Malgré saint Yves, leur patron,
« Et l'on put voir, lon la lon lire,
« Disparaître en la mer six troncs ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

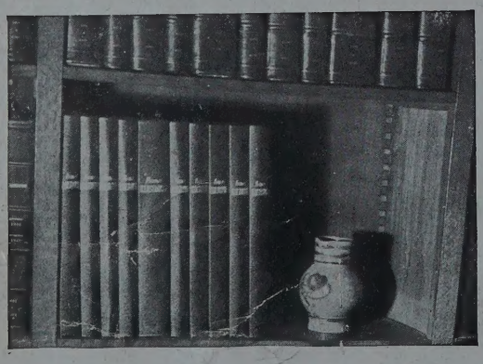
2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . 465 fr.
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . 475 fr.
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . 50 fr.
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . 110 fr. | Pour **2** reliures. 140 fr.

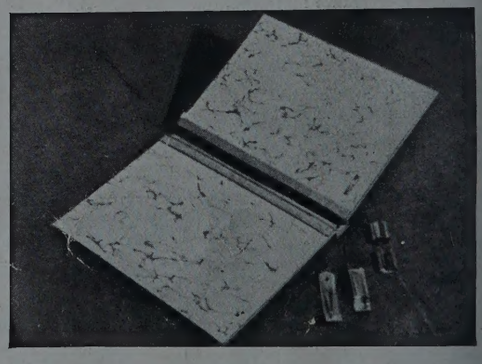
Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
N° 7 : un semestre . . . . . 340 fr.
Clefs de montage . . . . . 50 fr.
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . 110 fr.

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER



POUR CONSERVER
VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



Il vous faut une

RELIURE MOBILE ACLE

SPECIALEMENT CONÇUE A CET EFFET